

# JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

VOYAGES.

## SOUVENIRS D'ITALIE.

GUSTAVE AU COMTE B.

(6<sup>e</sup> LETTRE.)

Environs de Florence. — Pratolino.

Ne vous félicitez plus si fort d'avoir sous les yeux Versailles et ses pompes, et son parc peuplé des souvenirs du grand siècle, et les ombres glorieuses que vous croyez, dites-vous, voir errer sous ses abris. Heureux, à la vérité, ceux qui foulent les jardins de notre contrée natale, qui respirent sa douce atmosphère ! Ce ciel est le ciel aimé de la France, et ce sol a été empreint de nos premiers pas. Mais heureux encore ceux qu'un attrait sympathique arrête dans la patrie des arts. Italie ! riche de poésie, d'inspirations et d'images du passé : hommage et amour à toi, terre de délices !

Depuis plusieurs jours je suis enchaîné au fond du Versailles de la Toscane, la maison de plaisance favorite du grand-

duc, le séjour de la beauté, de la magnificence et des fêtes : le château royal et le parc de Pratolino.

Pratolino, terme de la langue toscane, signifie *petite prairie* : nom modeste sous lequel fut désignée l'habitation où l'épouse de l'un des plus puissans princes de l'Italie se déroba aux yeux de la cour ; fleur charmante comme les roses passagères qui s'y épanouissaient sous ses yeux, et qui leur ressembla aussi par la courte durée de son existence. L'emplacement de cette *villa* était une vallée sauvage, inégale, ombragée de forêts, et arrosée de nombreuses sources ; retraite inhabitée et muette, à l'époque où François II (1), aidé du célèbre Buontalenti, la transforma en un séjour enchanté.

Consacré au mystère et au silence, le château royal de Pratolino se cache au milieu des bois. On n'aperçoit même pas le faite le plus élevé de ses terrasses (2) à travers les masses de sapins et de lauriers qui forment autour de lui un rempart impénétrable, et les voyageurs passent sur la route de Bologne sans soupçonner sa proximité. Un sentier étroit et sinueux y conduit, et aboutit à une place carrée située au centre du parc. Ce vaste préau est environné de grilles

(1) Fils de Côme de Médicis.

(2) On sait que les terrasses des maisons en Italie sont disposées au sommet des édifices, sur lesquels elles occupent l'emplacement de nos toits.



liées l'une à l'autre par des pilastres d'une remarquable élégance. Au milieu est situé le château disposé, à dessein, de telle manière qu'on ne le découvre que quand on est arrivé. L'ordonnance générale de ce palais présente quelque chose de grandiose ; cependant l'irrégularité des corps de logis qui le composent, et la profondeur des appartemens qu'il a fallu éclairer par des moyens qui nuisent à l'unité de l'ensemble de l'édifice, sont regardés par les connaisseurs comme des défauts. Deux escaliers, cintrés de manière à laisser au plan inférieur passage pour les voitures, conduisent au premier étage environné de vastes terrasses. Au dessous de ces plates-formes et dans la partie qui regarde le midi, sont des grottes de grandeur inégale, où l'artiste a réalisé tous les prestiges de la féerie. Les voûtes sont enrichies d'incrustations de coraux, de madrépores, de pétrifications et de coquillages, et la nacre éblouissante y sert d'encadrement aux peintures.

La grotte du *déluge* est la première qui se présente : malheur à l'imprudent qui s'y engagerait sans être averti ! Les fontainiers peuvent, en pressant une détente, faire jaillir de la voûte, des murs mêmes et du pavé, des milliers de jets d'eau qui s'élancent par des trous imperceptibles pratiqués dans les mosaïques, et qui le poursuivent bien loin sans qu'il lui soit possible de s'en garantir. Partout l'artiste a ménagé des surprises du même genre. Tantôt, des sièges commodes invitent le visiteur à s'asseoir, et s'affaissant sous le poids, le plongent impitoyablement dans un bain inattendu ; ailleurs, des monstres marins se présentent à lui au détour d'un escalier, s'agitent à son approche, roulent les yeux, ouvrent la bouche, et l'inondent d'un torrent d'eau.

Dans toutes les grottes et dans l'intérieur du palais, des orgues dont le mécanisme est invisible sont mis en mouvement par les eaux et produisent des

mélodies inconnues dans nos climats : d'autres industries font mouvoir des statues qui présentent un spectacle véritablement italien. Les Italiens sont forts pour ce genre d'embellissemens dont ils se plaisent à décorer leurs *villas*, et j'en ai vu de semblables à Rome dans la *villa Adriana*, dont je vous entretiendrai quelque jour.

Dans la grotte de la *Samaritaine*, une villageoise sort d'une maison, s'achemine vers la fontaine et puise de l'eau dans une urne, tandis qu'un berger assis non loin d'elle semble chercher à la retenir en jouant de la cornemuse : sur un côté du théâtre, un forgeron ouvre sa boutique et s'occupe des travaux de sa forge ; un paysan frappe la terre de son bâton et fait rentrer sous les eaux une multitude de grenouilles, qui, bondissant un instant après sur le bord, inondent les spectateurs : enfin, on peut encore apercevoir de là le spectacle d'une chasse : la meute et les cavaliers traversent le fond de la grotte, et l'on entend les aboiemens des chiens et les fanfares des cors. Dans la grotte du *Mugnone*, on voit une statue de la Renommée ; elle tient à la main une trompette d'or, en tire des sons éclatans et bat des ailes. Vis-à-vis, le dieu Pan est assis dans une niche, sur un fragment de rocher ; il se lève, porte la flûte à sept tuyaux à sa bouche, fait entendre des accords pleins de mélancolie, puis se rassied dans une attitude qui peint sa tristesse ; en effet, une autre statue, celle de *Syrinx*, se change peu à peu en roseaux au milieu desquels elle disparaît, et qui se dissoudront tout-à-l'heure en pluie. M. de Castellan, dans ses *lettres sur l'Italie*, compare avec raison le parc de Pratolino aux jardins d'Armide. Je vous transcris un fragment de sa description :

« En sortant de la grotte du Mugnone, on aperçoit une large allée de sapins et de lauriers touffus, qui, sur une longueur de neuf cents pieds, traverse toute cette portion du parc sur une pente



» insensible, et se confond à son extré-  
 » mité avec les massifs de bois qui tapis-  
 » sent les montagnes voisines.

» En avant des arbres, et de chaque  
 » côté de cette immense allée, se trouve  
 » une balustrade en marbre où l'on a  
 » ménagé de distance en distance des re-  
 » pos, marqués par des *vasques* ou cou-  
 » pes, d'où s'élancent des jets d'eau qui  
 » y retombent et s'en échappent en cas-  
 » cade. L'eau coule ensuite dans un  
 » canal pratiqué sur l'épaisseur de la  
 » balustrade qui suit la pente insensible  
 » de l'allée, et y forme un ruisseau d'un  
 » repos à l'autre. On voit déjà que ce  
 » jaillissement continu, ce cours rapide  
 » des eaux prolongé sur une grande lon-  
 » gueur, doit agiter l'air et lui faire con-  
 » tracter de la fraîcheur. Mais l'art a été  
 » plus loin; et, par une autre combinaison  
 » plus ingénieuse encore, de la base  
 » même des balustrades jaillissent une  
 » multitude de nouveaux jets extrême-  
 » ment rapprochés, et dont l'impulsion  
 » est telle, qu'ils décrivent des arcs de  
 » cercle d'un côté à l'autre de l'allée, et  
 » forment un berceau continu et dia-  
 » phane, à travers lequel on peut distin-  
 » guer les objets. Les jets passent rapi-  
 » dement, et se croisent au-dessus de la  
 » tête des promeneurs, et il ne s'en  
 » échappe qu'une légère bruine qui ra-  
 » fraîchit sans mouiller. Le jeu des  
 » rayons du soleil sur cette voûte de  
 » diamans liquides produit des iris sans  
 » nombre : les yeux en sont éblouis : et  
 » tous les sens sont émus délicieusement  
 » par ce spectacle extraordinaire, qui  
 » laisse une impression aussi vive que  
 » celle de ces rêves où notre imagina-  
 » tion parcourt des contrées fantastiques,  
 » et voit se réaliser les contes dont notre  
 » enfance fut bercée.

» Cette partie du parc est coupée en  
 » différens sens par d'autres allées. On  
 » y rencontre à chaque pas quelque sur-  
 » prise ingénieuse, quelque objet curieux  
 » ou nouveau qui forme perspective, ou

» qui, placé dans un massif, y ser aux  
 » promeneurs de but ou de retraite. »

Une des curiosités de cette *villa* du-  
 cale est le colosse de l'Apennin, œuvre  
 du ciseau de Jean de Bologne. Il ter-  
 mine un espace circulaire qui s'étend  
 à la distance de trois cents pieds au-delà  
 de la grille qui environne le préau ou  
 cour principale, devant la façade du châ-  
 teau. Le milieu de ce parallélogramme est  
 couvert d'une riante pelouse. Une char-  
 mille de verts lauriers est adossée, à droite  
 et à gauche, aux massifs de sapins qui  
 les bordent, et sur lesquels, dans le  
 fond, la statue se détache par un calcul  
 de l'artiste habilement combiné. A l'ex-  
 trémité de cet emplacement, se déroule  
 une nappe d'eau derrière laquelle s'élève  
 une base déjà très-exhaussée elle-même;  
 elle supporte le dieu, dont la pose et le  
 caractère répondent tout-à-fait, dans tous  
 les détails, à l'idée qu'on peut se former  
 de l'Apennin. Assis sur le rocher et le corps  
 penché en avant, le colosse, d'une main,  
 s'appuie sur son siège glacé de givre;  
 de l'autre, presse de tout son poids un  
 monstre marin qui vomit un volume d'eau  
 considérable. Ses cheveux et sa barbe  
 paraissent hérissés de frimas et imitent les  
 stalactites; son front semble défier la  
 tempête, et dépassant la cime des arbres,  
 se détache dans l'azur du ciel. Les pro-  
 portions de ce colosse sont si parfaites,  
 que, quoiqu'il dût avoir cent pieds de  
 hauteur s'il était debout, on ne peut se  
 rendre compte de sa véritable grandeur  
 qu'en le comparant aux promeneurs,  
 qui, autour de lui, sont comme autant de  
 pygmées. Il ne peut, d'ailleurs, être  
 aperçu que de face, et du lieu précisé-  
 ment favorable à son point de vue. Deux  
 escaliers en demi-cercle embrassent la  
 nappe d'eau, et vont se rencontrer der-  
 rière le roc qui soutient cette masse  
 gigantesque; elle-même est en quelque  
 sorte un édifice où l'on a pratiqué plu-  
 sieurs chambres, et sa tête est un belvé-  
 dère éclairé par les prunelles du dieu.



On trouve dans toute l'étendue de ces jardins des labyrinthes, des bosquets odorans, des collines, moins ornées que peuplées de statues, de délicieux asiles recélés sous les rideaux d'épaisse verdure qui protègent le château. Telle, du moins, fut cette villa renommée, lorsque François II courut s'y ensevelir, oublieux des soins qui se multiplient autour des trônes, insouciant de sa gloire, et presque des peuples du bonheur desquels il était chargé. Telle on la vit, à l'époque où elle fut la retraite de Blanche Capello, cette belle et malheureuse Vénitienne devenue grande-duchesse de Toscane par un bizarre enchaînement de vicissitudes, et qui expia, par une mort prématurée et tragique, les torts irréparables d'une première inconséquence et de l'ambition. Le cardinal Médicis qui succéda à son frère, et qui s'était montré de tout tems implacable ennemi de Blanche, fut peu désireux de perpétuer l'existence de ce monument des profusions de François II et de son amour pour la fille de Saint-Marc; aussi, livra-t-il à un abandon absolu cette demeure vraiment royale. Pietro Taccia, digne élève de Jean de Bologne, fut, il est vrai, temporairement chargé du soin d'entretenir ces magnifiques jardins; mais après sa mort ils devinrent la proie de la dégradation la plus complète, et ils ne présentent plus qu'une image défigurée de ce qu'ils ont été autrefois. Oublié des princes de la Toscane, Pratolino est redevenu l'empire de ce silence qui l'avait habité lorsqu'il n'était qu'une vallée inculte et obscure: ses galeries n'ont rien conservé des tableaux et des tentures qui décoraient leurs murailles, et l'insecte file sa trame dans les appartemens délabrés. Dans le parc, les eaux jaillissantes sont tarries, et les cascades ne font plus entendre leur voix. Des touffes de plantes grimpantes et saxatiles se disputent les bassins de marbre que rongent une mousse dorée; les sentiers que Blanche a foulés sont ensevelis sous des fo-

rêts d'herbes et d'arbustes, et le luxe d'une végétation vigoureuse a fait disparaître l'alignement des allées et intercepté tous les chemins. Par tout, rentrant dans ses droits en dépit des prodiges de l'art des hommes, la nature a substitué aux ornemens de l'architecture, et étendu sur les pans de murs couchés sur le sol, ses lierres et ses lianes odoriférantes. Les ronces et les buissons épineux se sont groupés autour des piédestaux encore debout, comme pour les garantir d'une destruction imminente, et autour de ceux que les tempêtes ont renversés comme pour cacher leurs fractures. La villa Pratolino est déshéritée de ses pompes, veuve de sa renommée, et les voyageurs ne se détournent plus de leur chemin pour visiter ses merveilles. Seulement, quelques amis des arts comme moi viennent évoquer ses ruines touchantes; interroger la poussière de ses corridors où sifflent les vents, et méditer sous ses massifs toujours verts, le néant de la fortune, de la gloire, de la beauté, et l'instabilité des grandeurs humaines.

M<sup>lle</sup> FÉLICIE D'AYZAC.

Dame de la maison royale de Saint-Denis.

## Littérature Française.

### REVUE LITTÉRAIRE.

*La Vie intime*, poésies, par M. A. de Latour. 2<sup>e</sup> édition, chez Fournier, rue de Seine, 14.

Nous avons tous de la poésie dans le cœur et dans l'imagination. Les inspirations poétiques nous viennent en présence des merveilles de la nature, dans la solitude où la vérité se révèle à l'âme, ou pendant les rêveries dans lesquelles on se crée des mondes fantastiques. Tantôt l'ima-



gination brisé toutes les entraves, escadade le ciel, descend aux enfers; tantôt elle s'attache aux choses les plus simples. Milton, aveugle, décrit les merveilles de la création du monde. Le Tasse, prisonnier, délivre la cité sainte et construit le palais d'Armide; tandis que d'autres poètes trouvent des vers dans le balancement d'une seule fleur ou le vol capricieux d'un petit oiseau. C'est ainsi que les émotions de la vie journalière ont suffi à M. de Latour pour composer son recueil; prenant la vie comme elle lui venait, dit-il lui-même, le poète a répondu par un chant à toutes les émotions qu'elle lui apportait: ainsi se résumaient silencieusement chaque soir les impressions de chaque jour.

Toutes les existences de poètes ainsi analysées ne pourraient pas être mises sous vos yeux, mais heureusement la *Vie intime* de M. de Latour est pure. Ses vers sont les révélations de vagues et chastes rêveries, des pensées d'amour pour le foyer domestique, la famille, l'étude, et surtout des élans de cœur vers la vie chrétienne: la véritable muse de nos jours.

Le paganisme avec ses dieux, si sensibles aux hommes par leurs faiblesses, a eu des poètes immortels. Son olympé déserté, il s'est formé une poésie de transition, si l'on peut s'exprimer ainsi. Dieu invoqué et mal compris, l'honneur et les dames ont inspiré les beaux génies du moyen âge; puis le savoir détrônant l'inspiration, on est retourné en arrière, et l'on a demandé des vers à la Gloire, à l'Amour, à Bacchus. Ces déités mortes délaissées encore une fois, on lève les yeux plus haut, et chacun dit avec M. de Latour:

Sur des peuples nouveaux un nouvel astre a lui.  
Le vieux monde s'écroule et l'Olympe avec lui.  
Laisse sourire encor la muse rajeunie  
Qui prend tout aux anciens, excepté leur génie,  
Et, vaine trop long-tems de cent noms glorieux,  
D'un trépied sans prétresse importune nos yeux.

Ainsi donc, tout l'avenir de la poésie fran-

çaise est dans le retour de ses jeunes adeptes vers la religion: plus l'homme élève sa pensée vers le ciel, plus il est grand poète. Pour justifier cette opinion, il suffirait de vous citer Orphée, Hésiode, Homère, qui ont enseigné aux Grecs à adorer la nature, la puissance et les vertus, sous les noms de leurs dieux; mais je vous rappellerai encore les prophètes hébreux dont les admirables poésies confondent aujourd'hui nos faibles imaginations. Du reste, cette croyance m'est commune avec M. de Latour, et je ne puis mieux la justifier qu'en copiant les vers par lesquels il l'exprime.

Salut, hôte divin du vallon où l'on pleure,  
Qui, pour charmer les maux, as quitté ta demeure.  
Salut! on sent encor dans ce monde glacé  
Qu'un esprit du Très-Haut sur la terre a passé!  
Oui, c'est toi que Sion vit grandir dans ses fêtes,  
Toi qui du seuil du temple envoyais les prophètes,  
Toi qui dans le désert, sous le palmier d'Endor,  
Aux chants du fils d'Amos unis ta harpe d'or,  
Qui du royal prophète éveillant le délire,  
Fis du trône un trépied et du sceptre une lyre,  
Et sous le voile sombre où dormait l'avenir  
Sus lire dans les tems comme en ton souvenir.  
Quelques siècles encore, et ton aile sacrée,  
Du chantage d'Albion ravit l'âme égarée,  
Et détournant ses yeux du glaive de Cromwell,  
L'élève frémissante aux pieds de l'Éternel.  
Un siècle, un seul encore, et ton heureux génie  
Nous peint cet autre Eden, berceau de Virginie,  
Livre tous ses trésors au chantage des martyrs,  
D'Eudore criminel attendrit les soupirs,  
Et module les sons dont la fille d'Homère  
Charmait, durant les nuits, sa prison solitaire.

Sans doute, nous avons entendu des chants plus énergiques, plus chaleureux, non pas que ces quelques vers, mais que l'ensemble des poésies contenues dans ce recueil; et je me plais à le dire, il est difficile qu'une jeune personne lise rien de plus convenable; tous les bons sentimens trouvent place dans le cœur et sous la plume du poète. Point d'ignobles désirs, point de basse envie, et loin de là, un culte sincère rendu à toutes les gloires contemporaines. C'est ainsi que, dans la pièce XIII, l'âme d'un condisciple de M. de Latour, mort à la fleur de l'âge, exprime son enthousiasme



pour les chants qu'elle a laissés sur la terre.

Mortels ! oh ! rendez-moi l'hymne de Lamartine,  
Dans son doute sublime accusant l'univers,  
Jusqu'au jour où d'en haut la parole divine  
Vint le réveiller dans ses fers.

Rendez-moi cette lyre, aux champs de Messéaie  
Deux mille ans oubliée avec la liberté,  
Et retrouvant enfin, au souffle du génie,  
La vie et l'immortalité.

J'aime ce jeune Hugo, sentinelle dernière,  
A qui la France antique a légué ses débris,  
Et qui protège encor d'un lambeau de bannière  
Les vieux caveaux de Saint-Denis.

J'aime à voir Béranger, accusant la victoire,  
Au conquérant tombé rapporter son drapeau,  
Comme un dernier hœhet que lui laisse la gloire,  
Entre l'exil et le tombeau.

Puisque, ainsi que je l'ai dit en commençant cet article, nous avons tous de la poésie dans le cœur, et que nos meilleurs poètes ne recherchent que de nobles et chastes inspirations, c'est à leurs vers qu'il vous faut désormais demander des délassemens. Quelques études qui n'ont rien de fatigant ni de pédantesque, voire même quelques essais poétiques, tentés dans l'ombre et le silence, vous mettront à même d'apprécier les beautés de l'exécution en même tems que celles de la pensée qui sont à la portée de tous.

Il n'est pas un écolier de seconde qui, dans son collège, ne fasse des vers latins et français, sans que cela l'engage à suivre a carrière des Santeuil et des Lamartine ; ne croyez donc pas non plus que vous serez autant de *dixième muse* quand vous connaîtrez le mécanisme d'un vers et que vous serez en état de juger de son mérite, alors même qu'il vous laissera froide. Il est bon de pouvoir comprendre les arts de deux manières : par l'émotion d'abord, la voix du cœur est la première de toutes, et l'artiste qui ne l'éveille pas n'aura jamais de véritables succès ; ensuite à l'aide de la théorie. C'est ainsi qu'on est juste envers plus d'un genre de mérite, et que l'on multiplie ses jouissances en multipliant les occasions de louer.

M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.

## Littérature étrangère.

Melchior Cesarotti, l'un des littérateurs et des poètes italiens les plus célèbres du 18<sup>e</sup> siècle, naquit à Padoue, le 15 mai 1730, d'une famille noble et ancienne, mais sans fortune. Placé de bonne heure dans le séminaire de cette ville, il y donna des preuves d'un génie prématuré. Il avait un oncle religieux franciscain qui le faisait venir dans son convent pendant les vacances ; lorsqu'il était importuné par la vivacité bruyante de son neveu, il l'enfermait dans la bibliothèque de la maison. L'enfant ne tarda pas à y prendre plaisir, il fit de sa prison une école, et quand son oncle le faisait appeler, c'était là qu'on l'allait chercher et qu'on le trouvait toujours. Ses études littéraires achevées, ce fut à la lecture de la *Sagesse* de Charon et à la société du savant Joseph Toul-do, l'un des principaux ornemens de l'Université de Padoue, qu'il dut l'esprit philosophique qui dirigea sa vie et caractérisa ses ouvrages. Nommé fort jeune à la chaire de rhétorique du séminaire où il avait été élevé, il se livra avec un zèle ardent à ses devoirs. En 1796 et 1797, après les événemens qui changèrent les destinées de l'Italie, il publia par ordre du gouvernement un essai sur les études, où il entreprit de diriger l'éducation vers la plus grande utilité des élèves et le plus grand bien de la patrie. Napoléon le nomma chevalier et commandeur de l'ordre de la Couronne de fer, et le gratifia de pensions extraordinaires. Il mourut en 1808.

Cesarotti a joui pendant sa vie d'une réputation colossale ; réduite à sa juste valeur, elle sera toujours celle d'un homme qui a le plus honoré les lettres, sa patrie et son siècle.

AYUNTAMIENTO DE MADRID



FRAGMENT ITALIEN.

LA NOTTE.

IMITAZIONI DI OSSIAN.

Sia pur tetra la notte, ululi e strida  
Per pioggia o per procella,  
Senza luna, nè stella  
Volino l' ombra, e'l peregrin ne tremi:  
Imperversino i venti,  
Rovinino i torrenti, errino intorno  
Verdi-alate meteore; oppur la notte  
Esca dalle sue grotte  
Coronata di stelle, e senza velo  
Rida limpido il cielo;  
E lo stesso per me: l' ombra sen fugge  
Dinanzi al vivo mattutino raggio,  
Quando sgorga dal monte,  
E fuor dalle sue nubi  
Ride gioioso il giovinetto giorno:  
Sal l' uom, come passò, non fa ritorno.

Ove son ora, o vati,  
I duci antichi? ove i famosi regi?  
Già della gloria lor passaro i lampi.  
Sconosciuti, obliati  
Giaccion coi nomi lor, coi fatti egregi,  
E muti son delle lor pugne i campi.  
Rado avvien, ch' orma stampi  
Il cacciator sulle muscose tombe,  
Mal noti avanzi degli eccelsi eroi.  
Si passerem pur noi; profondo obbligo  
C' involerà: cadrà protesa alfine  
Questa magion superba,  
E i figli nostri tra l' arena e l' erba  
Più non ravviseran le sue rovine.  
E domandando andranno  
A quei d' etade e di saper più gravi:  
Dove sorgean le mura alte degli avi?

Scioglansi i cantici,  
L' arpa ritocchisi,  
Le conche girino;  
Alto suspendansi  
Ben cento fiacole;  
Donzelle e giovani  
La danza intreccino  
Al lieto suon.  
Cantore accostisi,  
Il qual raccontimi  
Le imprese celebri  
Dei re magnanimi,  
Dei duci nobili,  
Che più non son.

Così passa la notte,  
Finchè il mattin le nostre sale irraggi.  
Allor sien pronti i destri  
Giovani della caccia, e i cani e gli archi.  
Noi salirem sul colle, e per le selve  
Andrem col corno a risvegliar le belve.

CESAROTTI.

LA NUIT.

IMITATION D'OSSIAN.

Que la nuit soit noire, qu'on entende des  
cris excités par la pluie ou par la tempête;  
que, sans lune ni étoiles,  
on aperçoive cependant des ombres qui voltigent  
et font trembler le pèlerin; que les vents se déchainent;  
que de verdâtres météores ailés errent autour des  
torrens furieux; ou bien que la nuit couronnée  
d'étoiles sorte de ses grottes, et qu'un ciel pur  
et sans voile semble sourire,  
pour moi c'est même chose. Car la nuit  
s'enfuit devant les vifs rayons du matin,  
alors que le joyeux petit jour perce les  
nuages et déborde les monts:  
l'homme seul, ainsi que le  
passé, ne revient plus!

O bardes, où sont maintenant  
les anciens chefs, où sont les rois fameux?  
déjà l'éclat de leur gloire a pâli;  
ils sont inconnus, oubliés,  
enterrés avec leurs noms, leurs exploits;  
les champs de leurs batailles sont muets;  
rarement sur les tombes moussues,  
sur les reliques ignorées de ces héros,  
le chasseur trace l'empreinte de  
ses pas. Ainsi nous passerons, ainsi  
le profond oubli nous couvrira.  
ce superbe palais s'écroulera un jour,  
et nos fils, n'en reconnaissant plus les traces  
sur la terre recouverte de ronces,  
iront demandant aux anciens, à ceux  
d'un grave savoir, où s'élevaient les  
hautes murailles de leurs aïeux.

que les chants cessent,  
que les harpes relentissent,  
que les coups passent à la ronde,  
que les lustres soient suspendus  
par centaines, que jeunes filles  
et jeunes gens mêlent la danse  
aux sons joyeux,  
que le barde approche,  
qu'il me raconte les  
aventures célèbres des rois  
guerriers et des nobles chefs  
qui ne sont plus.  
qu'ainsi passe la nuit

jusqu'à ce que le matin vienne éclairer  
nos demeures. Qu'alors les jeunes hommes  
adroits apprennent pour la chasse et les chiens  
et les arcs. Nous, nous monterons sur la  
colline, et par le bruit du cor nous réveillerons  
les animaux féroces endormis dans les bois.

Mlle F. R.

Ayuntamiento de Madrid



Education.

REBECCA.

Rien n'est moins connu, en général, que ces mœurs antiques et patriarcales des familles israélites d'Allemagne; et pourtant leur étrangeté même a quelque chose d'attachant pour les imaginations les moins poétiques. Je souffrais beaucoup au commencement de l'été de 1830, et les médecins m'ayant conseillé d'aller passer quelques mois dans la charmante vallée de Zurich, je partis seule, munie d'une lettre de recommandation pour M. Nathaniel, le plus riche banquier du pays. Cet homme, pour qui je sentis tout d'abord un éloignement insurmontable, m'offrit cependant de me présenter à sa famille. J'acceptai sans hésiter, car j'avais entendu raconter des merveilles de l'hospitalité juive, et j'étais bien aise d'étudier dans ce moment les habitudes bizarres dont le récit m'avait tant amusée. Je traversai donc avec M. Nathaniel une longue galerie ornée des tableaux des meilleurs maîtres et tous représentant quelques scènes de l'histoire sacrée. A droite et à gauche, se trouvaient plusieurs portes communiquant avec les appartemens intérieurs, et je remarquai qu'au-dessus de chaque pêne était attaché un petit étui en carton colorié. Cette sorte d'amulette que tout bon israélite suspend ainsi au seuil de sa demeure, renferme, me dit M. Nathaniel, quelques mots de la Bible, qui sont, m'assura-t-il, un préservatif certain contre tous les maux de la vie. Je fus introduite par le banquier dans un élégant salon d'été, où plusieurs femmes se trouvaient réunies. M<sup>me</sup> Nathaniel m'accueillit très-bien, et ma timidité habituelle fit place au désir de

me montrer digne d'une distinction si bienveillante. Son aimable et doux visage était empreint de mélancolie et de souffrance, mais ses yeux fatigués de larmes avaient une expression de bonté entraînante, et je me sentis disposée à l'aimer dès le premier instant. Nous causâmes du motif de mon voyage et des difficultés de mon installation.

Il y a un sûr moyen de les aplanir, me dit-elle; consentez à accepter un logement chez nous; M. Nathaniel vient de faire bâtir, à l'une des extrémités du parc, un joli pavillon qu'il serait très-facile de rendre habitable en peu d'heures, et nous serions heureuses de nous être acquis une compagne pour toute la belle saison.

Je refusai d'abord avec assez de fermeté, mais elle ne se découragea pas, et dit, en se tournant vers un groupe assis à quelque distance: Ruth, je vous en prie, joignez vos instances aux miennes pour décider madame.

La personne à qui elle s'adressait s'avança vers moi avec une dignité un peu froide, et me conjura de ne pas refuser sa mère; deux autres femmes l'avaient suivie, et quand je levai les yeux sur elles, une seule de ces physionomies, toutes remarquables par l'éclat et la régularité, resta pour jamais gravée dans ma mémoire. Combien de fois, après avoir lu *Ivanhoé* de Walter Scott, la tête encore impressionnée de sa plus ravissante création, cette Rebecca si belle et si dévouée ne m'était-elle pas apparue dans mes rêves!... Eh bien elle était devant moi, mais plus belle, plus touchante encore. Son grand œil noir, où se reflétait un rayon d'une mansuétude divine, était attaché sur moi; sur ses lèvres entr'ouvertes avec une indécible expression de curiosité naïve, semblaient errer des mots d'encouragement et de prière. Mon illusion fut complète, quand j'entendis M<sup>me</sup> Nathaniel lui dire de cette voix douce qui déjà m'avait frappée:



« Rebecca, conduis toi-même madame au pavillon neuf, je suis sûre que sa situation la déterminera. »

Quoi qu'on en puisse dire, il y a entre les ames qui doivent s'entendre une attraction immédiate et spontanée; ceux qui nient son influence ne l'ont jamais sentie, voilà tout. Pour moi, j'étais décidée, et j'avais fait quelques pas pour suivre la jeune israélite, avant qu'elle même eût posé son chapeau sur ses cheveux lisses et brillants. En sortant, nos mains s'unirent, et la confiance s'établit entre nous, comme si le même ange gardien avait veillé sur notre enfance.

Combien l'ame est heureuse au commencement d'une pareille liaison d'amitié, sainte et pure révélation dans laquelle tous les secrets, tous les rêves du cœur s'épanchent et se confondent! Chaque soir me réunissait à M<sup>me</sup> Nathaniel, dans une chambre solitaire, espèce de gynécée où les femmes seules étaient admises. Là, je devinai vite combien cette paix apparente, ce luxe qui l'entourait, cachait pour la femme du banquier d'angoisses cruelles et de misères morales. Veuve à trente ans d'un des plus riches négocians de Genève, elle avait vécu plusieurs années encore avec cette imprévoyance à laquelle l'avait habituée la vive sollicitude de son mari; ses deux enfans l'occupaient uniquement, et quand pour eux elle bâ tissait l'avenir, c'était avec toute sécurité d'espérance. Leur oncle et leur tuteur vint d'un mot détruire les illusions dont elle se berçait; il lui apprit que l'acte d'association qui unissait leurs intérêts aux siens avait cessé le jour de la mort de son frère, et que c'était sur le fonds de leur fortune qu'il avait pris les sommes dépensées par elle depuis cette époque. Inexpérimentée comme presque toutes les femmes, la jeune veuve s'exagéra sa faute, et résolut de la réparer par tous les sacrifices possibles. Décidée à quitter Genève qu'elle n'aimait plus, elle vint se fixer en Allemagne, accompagnée seule-

ment de Rebecca, car l'éducation de son fils, dont il fallait s'occuper sérieusement, l'avait forcée de le remettre en des mains étrangères. Après quelques mois de séjour à R., M. Nathaniel, qui avait deviné sans peine les inquiétudes maternelles, lui offrit de l'épouser en s'engageant à faire participer Rebecca et son frère aux bénéfices énormes de ses affaires de banque. Veuf lui-même, et déterminé à marier sa fille aînée très-jeune, il voulait remplacer à l'avance la maîtresse de maison qu'il allait perdre. La jeune femme n'hésita pas, et cependant depuis qu'elle habitait R., bien souvent elle avait entendu parler de l'avarice sordide, de l'incroyable cupidité du banquier; quelquefois même, le nom de sa première femme avait été murmuré à son oreille, accompagné de ces plaintes vagues et mystérieuses qui révèlent une douloureuse destinée... Mais elle se croyait coupable envers ses enfans, et pour leur rendre cette fortune qu'elle avait dissipée, la pauvre mère se sentait forte contre tous les tourmens.

Raconter jour par jour cette vie de persécutions secrètes et de déceptions intimes, serait une tâche impossible. M. Nathaniel ne tenait à l'humanité que par son amour pour ses filles et surtout pour l'aînée. Ruth, plus généreuse et plus noble, avait pourtant dans le caractère quelque chose de la rectitude minutieuse de son père. Elle tenait aussi de lui une certaine rigidité d'idées et d'opinions, mais la jeune israélite ne manquait ni de bonté, ni de douceur, et quand Rebecca, après quelques mois passés dans la maison de son beau-père, se trouva en butte aux paroles dures, aux reproches humilians de cet homme qui la haïssait par cela seul que leur nature était antipathique; quand Rebecca, disons-nous, se jetait dans les bras de cette sœur d'adoption pour y chercher un refuge, toute la froideur native de Ruth venait se fondre devant cette expansion si pleine de caresses et de con-



fiance. Oh ! mais aussi, si vous aviez entendu Rebecca vanter ce qu'elle appelait la générosité de sa sœur, si vous l'aviez entendue surtout parler de sa reconnaissance, combien vous les eussiez aimées toutes deux !

Mère encore une fois, M<sup>me</sup> Nathaniel comprit mieux les douleurs que lui eachait sa fille. En voyant caresser le petit Armand, elle sentit mieux combien les réprimandes sèches et sévères devaient être pénibles à Rebecca ; tout l'isolement de cette ame angélique froissée si jeune, et pour toujours peut-être, lui fut révélé dans un instant de retour vers le passé. C'était un remords, un remords cruel, dont rien ne devait la débarrasser. Rebecca ne recevait point le soir la bénédiction paternelle, Rebecca n'était point admise à ces petits conciliabules de famille, où le cœur d'un avaré même sait s'épancher avec tendresse, lorsqu'il compte sur ses doigts, et montre à ses enfans les richesses que sa sollicitude amasse pour eux. Quand la petite Sara, entraînée par la vivacité de son âge, venait saisir la main de Rebecca et lui dire : Viens ! on nous appelle dans la chambre de notre père... cette main retombait glacée. Seule, toujours seule !... Alors des larmes coulaient sur ses joues, et leur trace effacée avec soin était pourtant retrouvée par l'œil inquiet de sa mère. Encore si leurs sourires caressans avaient pu s'échanger sans contrainte ! mais non, le froid regard du banquier savait toujours les faire expirer sur leurs lèvres... Le petit Armand devint alors le lien qui unit la mère et la fille ; un baiser déposé par M<sup>me</sup> Nathaniel sur le front du jeune enfant était recueilli par Rebecca, et cette tendresse, la plus sainte des affections humaines, qui se cachait timide au fond du cœur de ces deux femmes, avait le charme secret auquel Rebecca devait sacrifier son avenir.

Un matin que j'avais remarqué une activité nouvelle dans les cours et dans la maison du banquier, je demandai à la

petite Sara, assise sur une large pierre placée en dehors du pavillon, ce qui était arrivé d'extraordinaire.

« Vraiment, me dit-elle, ce sont des ouvriers de toute espèce qui viennent travailler au trousseau de Ruth. »

Je savais depuis long-tems que son mariage était décidé, mais le calme de ses habitudes était si parfait, elle en paraissait elle-même si peu préoccupée, qu'il n'était pas étonnant que ce souvenir fût sorti de ma mémoire. Je demandai à Rebecca, qui survint, si elle pensait que cet événement dût avoir quelque influence sur sa destinée.

« Je crois, me répondit-elle, que ma mère et moi serons plus libres, et peut-être plus heureuses. Ruth, une fois mariée, donnera toutes ses heures à son mari et à ses enfans ; alors, à force d'application et de travail, je parviendrai peut-être à la remplacer. Si jeme rends utile à M. Nathaniel, ses procédés deviendront meilleurs, et l'ame de ma pauvre mère sera plus tranquille, car, comme moi, elle tremble qu'un ordre, un caprice, ne nous sépare pour toujours ; et puis, ajouta-t-elle avec émotion, si toutes ces considérations particulières ne nous faisaient pas considérer cet événement comme avantageux à mes projets, il ne serait jamais sans importance à mes yeux, puisque la destinée de Ruth va désormais en dépendre.

— Votre sœur aime-t-elle son fiancé ? demandai-je.

— Ruth ne le connaît pas, me répondit-elle, la dispersion des familles israélites a rendu nos mariages très-difficiles, et le plus souvent nos rabbins se chargent des premières négociations. Il arrive quelquefois qu'un projet d'alliance se trouve arrangé entre des gens qui vivent à quelques cents lieues de distance. Les filles chrétiennes se plaignent de n'être pas toujours appelées à donner leur voix lorsqu'il s'agit de fixer leur avenir ; mais l'obéissance qu'on exige de nous est



encore plus absolue, et cependant nos mariages sont presque toujours heureux.

— Heureux ! répétais-je avec le sourire du doute ; est-ce ainsi que vous vous mariez, Rebecca ?

— Moi, me répondit-elle après un instant de réflexion, je ne me marierai jamais.

— Mais, lui dis-je, il est pourtant impossible que toute votre vie s'écoule ici, dans cette maison, où je vous vois si cruellement traitée. »

Sa tête se pencha doucement, puis elle reprit d'un air recueilli : Ce que je vous dis, chère Juliette, n'est pas un vain propos de jeune fille, mais l'expression d'une volonté bien prononcée. Une fois, moi aussi, j'ai rêvé de mariage et de bonheur intérieur, mais j'ai senti, depuis cette époque, que rien ne pourrait me consoler de m'être séparée de ma mère.

Dès le matin du jour fixé pour la réunion des futurs époux, je vis la maison du banquier juif déployer cette pompe toute orientale dont les *Mille et une Nuits* m'avaient donné l'idée ; les riches vaiselles, les meubles somptueux, ordinairement cachés avec soin, étaient étalés à tous les regards. M. Nathaniel, pour faire honneur à son gendre, dont il connaissait les goûts, avait voulu que les jeunes filles revêtissent ainsi que leur mère le costume de leur nation. Quand vint le milieu du jour, je pénétrai dans une pièce qui jusque-là m'était restée fermée ; je fus frappé du spectacle éblouissant qui s'offrit à mes regards. Cette chambre, tendue de velours pourpre et or, était meublée par une profusion de coussins à riches crêpines, jetés avec une sorte de négligence. Des senteurs exquises brûlaient dans des cassolettes d'un travail merveilleux ; le silence était profond, car le recueillement s'était emparé de chaque cœur. La tunique de M<sup>me</sup> Nathaniel et celle de la fiancée étaient brodées de perles, et retenues sur leurs épaules par des agrafes de pierres précieuses. Leurs

voiles de gaze, parsemés d'étoiles d'or, étaient rejetés en arrière, de manière à laisser voir toute la magnificence de leurs colliers. La pauvre tête de M<sup>me</sup> Nathaniel semblait succomber sous le poids de cette parure ; celle de Ruth s'était relevée plus fière : c'était bien la riche héritière, sûre du bonheur qu'elle va donner, confiante en celui qu'elle va recevoir. Ses grands yeux, ordinairement un peu fixes, s'étaient pourtant voilés de modestie, mais de cette modestie qui prend sa source dans la certitude d'être belle ; elle était bien belle en effet, et je ne doutai pas qu'elle ne fit naître dans le cœur de celui à qui elle était destinée un sentiment d'admiration très-vive.

Je n'avais point encore vu Rebecca, que me cachaient à moitié les longues draperies des fenêtres ; dès que je l'aperçus, je me dirigeai vers elle, je la trouvai pâle et préoccupée. Elle était vêtue d'une robe et d'une tunique de la plus belle mousseline des Indes ; son voile de gaze d'argent avait été ramené sur ses épaules un peu brunes ; son cou et ses bras d'une étonnante perfection étaient ornés de perles admirables. Elle était belle aussi Rebecca ! mais de cette beauté pensive et touchante, toute d'abnégation et de sympathie.

Je pris la main qu'elle me tendit, je la trouvai froide.

« Vous êtes inquiète, Rebecca, lui dis-je ? »

— Oui, me répondit-elle vaguement, inquiète de son bonheur ; je dois tout à Ruth ; sans elle, sans ses prières, M. Nathaniel m'eût chassée de cette maison il y a quelques heures.... » Elle s'arrêta... le bruit d'une voiture avait suspendu toutes les respirations ; tous les regards s'étaient dirigés vers la porte. L'attente ne fut pas longue, M. Nathaniel entra : il tenait par la main un jeune homme de la plus noble tournure.

M<sup>me</sup> Nathaniel s'était levée, elle prit aussi la main de Ruth, et toutes deux fi-



rent quelques pas avec une émotion craintive. Ruth s'inclina devant son fiancé, qui déposa sur le front couvert de rougeur de la belle juive le baiser d'alliance et de promesse. Je ne sais par quel sentiment mes yeux ne quittèrent pas Rebecca pendant toute cette scène de famille ; je vis sur son visage l'expression d'une surprise profonde, mêlée d'une sorte d'inquiétude. Enfin la stupeur de Samuel en l'apercevant, lorsqu'il lui fut présenté, me fit supposer qu'ils ne se voyaient pas pour la première fois. M<sup>me</sup> Nathaniel, avec son admirable instinct de mère, avait aussi compris qu'un vague danger menaçait son enfant, et par un mouvement irréfléchi, elle l'avait dérobée à l'examen de M. Nathaniel. Rebecca se remit la première, et les paroles qu'elle adressa au fiancé de sa sœur furent calmes et bienveillantes ; j'en conclus que si l'orage venait de passer dans son cœur, il n'en avait point altéré la pureté céleste. Je dois avouer, d'ailleurs, que mon attention fut distraite par l'arrivée de plusieurs domestiques qui déposèrent aux pieds de Ruth d'immenses corbeilles contenant les présents qui lui étaient destinés. Mon Dieu ! que ma curiosité de femme était excusable, et combien nos jolies Parisiennes, qui s'extasiaient de si bonne foi devant quelques cachemires et des girandoles de diamans, eussent été plus complètement éblouies ! Pour moi j'étais transportée d'admiration. Tout ce que l'Inde et l'Orient fournissent de plus rare, tout ce que la France invente de plus gracieux était étalé devant la jeune juive. Dans un écrin de forme gothique et marqué d'un écusson fleurdelisé était renfermée une parure en rubis, d'une valeur réelle de plus de huit cent mille francs ; cette parure digne d'une reine, avait encore une valeur historique, car elle avait appartenu à la mère de Blanche de Castille. Vendue en Orient par un des princes croisés, elle avait passé successivement dans les mains de plusieurs usuriers de cette époque, et se

trouvait enfin depuis quelques siècles dans la famille de Samuel Lippmann.

La touchante solennité des fiançailles et son importance aux yeux des israélites a donné une liberté extrême aux jeunes gens unis de cette manière. Presque toujours seuls, les futurs époux font pour ainsi dire un apprentissage de la vie maritale : encore sous la protection de son père, c'est déjà le regard de celui qui doit la diriger plus tard que la jeune fille cherche et consulte. C'est sur son bras qu'elle s'appuie, et cette époque de transition qui sépare les deux grandes phases de l'existence des femmes a quelque chose de vague et de délicieux, qui doit partager le cœur entre l'espérance et les regrets, mais dans lequel les imaginations timides peuvent surtout trouver des charmes.

L'humeur sombre de M. Nathaniel semblait s'être adoucie ; il allait souvent jusqu'à s'approcher du piano où Rebecca s'asseyait toujours au commencement de la soirée, jusqu'à la prier de chanter pour Ruth et Samuel les airs dont il les entendait louer la mélodie. Heureuse et reconnaissante peut-être de ces attentions qui pourtant n'étaient pas pour elle, Rebecca laissait errer ses doigts sur le clavier, ses regards s'animaient, et des improvisations tour à tour brillantes et plaintives venaient exalter ou bercer nos âmes toujours sûrement impressionnées par cette musique incorrecte, mais où le génie semblait avoir déposé son cachet. Quelquefois même, encouragée par la bienveillance de son père, la petite Sara venait prendre les mains du jeune Lippmann, lorsque la mesure rapide du galop allemand se faisait entendre ; mais si, au milieu de cette joie folle, l'heure du sabbat venait à sonner... les sons expiraient inachevés, les mains se séparaient, les pieds restaient immobiles, et la maison du banquier devenait muette et solitaire comme si la baguette d'un enchanteur l'avait frappée. Cet état de léthargie



obligée se prolongeait encore pendant une partie du lendemain, les feux s'éteignaient partout, et les domestiques catholiques ou protestans pouvaient seuls en sûreté de conscience aller et venir pour le service indispensable.

Presque toujours occupé de Ruth, Samuel Lippmann, lorsqu'il se croyait observé, se montrait joyeux et animé; mais quand il ne supposait plus être l'objet de l'attention, je remarquais en lui un abattement extrême. Ce malaise, que j'imaginai deviner seule, s'augmenta visiblement à mesure que se rapprochait le jour fixé pour la cérémonie du mariage. Je ne parlais point de ces remarques à Rebecca qui me consacrait à cette époque une grande partie de ses matinées; je craignais qu'elle ne me supposât le désir de l'interroger, et j'avais compris que son secret, si elle en avait un, était un rêve de jeune fille si innocent et si pur, qu'elle eût eu peur de le profaner en le révélant. Samuel essayait souvent d'établir entre lui et moi une causerie plus intime; mais sa santé, qui ne s'améliorait pas, en était le prétexte apparent. Un jour que j'étais entrée au salon plutôt que d'habitude, je fus étonnée de le trouver assis sur le tabouret qui servait ordinairement à Rebecca; il avait la tête appuyée sur ses mains, et paraissait plongé dans une rêverie profonde.

« Etes-vous donc malade? lui demandai-je. »

Il tressaillit, honteux d'avoir été surpris; mais il se leva vivement en reconnaissant ma voix.

« Vous ici! madame, dit-il, ah! c'est le ciel qui vous envoie, car il faut que mon cœur s'épanche pour ne pas mourir de mes inquiétudes. »

— Parlez, lui dis-je, je suis toute disposée à vous entendre avec intérêt.

— Hélas! me répondit-il, je le crois d'autant mieux que je ne puis guère douter que vous n'ayez deviné de quelle nature sont mes douleurs. »

Je l'assurai que j'étais moins instruite qu'il ne le supposait.

« Alors, écoutez-moi avec patience, car je sens que ma tête est à moitié perdue. Il y a deux ans, Bade était déjà le lieu de réunion de toutes les sommités aristocratiques et financières: entraîné par l'exemple, je me décidai à y aller passer une saison; mais triste et un peu malade, je m'y ennuyai bientôt, et je résolus d'en partir le lendemain du jour fixé par la princesse Stéphanie pour donner un bal paré, qui devait être fort brillant. J'y arrivai tard, et un Italien avec qui j'avais contracté une de ces liaisons frivoles qui sont un des charmes de l'existence des eaux, me parla avec une extrême vivacité du retard que mettait aussi à arriver une famille de Genève, dans laquelle il avait invité plusieurs danseuses. Au moment où il se laissait aller à toute la pétulance de ses regrets, mes yeux fixés sur une glace placée en face de la porte, y restèrent fascinés par l'étonnement et l'admiration. Deux jeunes filles, au visage frais et rose, aux tresses blondes et soyeuses, entraient en même temps, et derrière elles, à moitié caché par la gaze de leur parure, on découvrait un visage céleste, qui semblait vouloir se dérober aux regards; on devinait que cette enfant, aux traits si corrects et si purs, était surtout embarrassée de son riche costume israélite. Mon ami me quitta dès qu'il les aperçut; je le suivis par un mouvement involontaire, car je me croyais sous le charme d'une vision fantastique, évoquée par mes rêveries habituelles. Sans doute mon introducteur fit pour moi la moitié des frais, car la main de la belle juive se posa dans la mienne, et je me trouvai au milieu de cette cohue qui accompagne toujours la formation d'un nouveau quadrille. Je dansai, j'adressai quelques mots d'admiration à celle que je persistais, je ne sais pourquoi, à regarder comme une création produite par mon cerveau malade, je la reconduisis près de cette



famille dont elle ne semblait pas faire partie; enfin tout se passa, je crois, dans les règles de la plus stricte politesse, et cependant je n'avais pas une idée distincte... Effrayé de mon état, je me retirai dans une pièce occupée par quelques joueurs silencieux; là, je ne tardai pas à recouvrer le calme et le jugement, et je retournai dans la salle de bal, bien décidé à m'informer du nom de cette jeune fille, et à me faire présenter à ceux dont elle dépendait. Rentré ainsi dans la vie réelle, j'en vins jusqu'à rire de mon enthousiasme; mais je la cherchai vainement sur la banquette où je l'avais laissée, je parcourus inutilement tous les salons dans lesquels elle aurait pu s'être placée, je ne la vis plus. Toute la famille s'était retirée, l'Italien lui-même avait disparu. Les questions que j'adressai furent à peine comprises, et je m'éloignai moi-même, fatigué, malade, et convaincu que l'état fébrile dans lequel j'étais depuis quelques jours avait déterminé un accès de délire. Cette opinion s'établit d'autant mieux dans mon esprit, que je ne revis plus celui qui aurait pu la détruire: une lettre reçue dans la nuit avait déterminé le retour de mon ami dans sa patrie.

Depuis cette époque, deux années se sont écoulées, et souvent le souvenir de ce bal où s'était réalisé pour moi toute la poésie de mes exigences de jeune homme, est revenu m'agiter délicieusement, lorsqu'il y a quelques mois, mon père me parla du mariage arrêté pour moi; je m'habituai à donner à la femme qui m'était promise le visage si doux, si recueilli de celle qui m'était apparue. Ce fut avec le plus vif sentiment de bonheur que j'arrivai dans cette maison; je n'osai pas d'abord lever les yeux sur Ruth; et quand j'en eus la force, tout cet échafaudage d'illusions enchanteresses s'évanouit à l'instant. Ruth était belle aussi, mais ce n'était pas elle; et, découragé, je ne donnai plus qu'une attention distraite aux autres membres de la famille... mais lors-

que Rebecca, la compagne de mes songes dorés, se trouva devant moi, je crus au retour du mal qui avait tant inquiété mon père; je le plaignis, car il m'aime, et je sentais que si elle m'échappait encore, je ne pourrais supporter sa perte. L'ange, cette fois, ne déploya point ses ailes, et ce que je souffris en songeant aux liens qui m'enchaînaient me fit bien croire à la réalité de sa présence. Le combat que je me suis livré a été rude, mais j'ai trouvé dans les scrupules de ma conscience la règle de conduite que je devais tenir. N'étais-je pas indigne de Ruth, moi dont le cœur était rempli par une autre image? J'ai consulté mon père, et malgré tout ce qu'une rupture aura d'inouï dans les fastes de nos familles, il n'a pas hésité à me la conseiller comme le seul moyen de sortir de la voie fautive dans laquelle je suis engagé. Mon père a dû écrire à M. Nathaniel lui-même.

Je viens de voir la mère de Rebecca, continua Samuel; et sa frayeur, son émotion en m'écoutant, m'ont fait penser qu'en rompant mes premiers liens, j'attirais sur sa tête des calamités que je n'ai pas prévues. « Faites parler à ma fille, m'a-t-elle dit, mais pas par moi, je ne vaudrais rien pour une pareille mission. Assurez-la, oui, assurez-la que sa mère veut qu'elle soit heureuse, qu'elle le soit à tout prix... Un léger mouvement dans le cabinet du banquier a redoublé son trouble, et je l'ai vue sortir en chancelant. C'est donc de vous, madame, que j'attends maintenant aide et protection.

— Le consentement de M<sup>me</sup> Nathaniel, lui dis-je, détruit la seule objection que j'aurais eue à vous faire; parlez donc, et dites-moi ce que vous désirez que je fasse.

— Ce serait de remettre à Rebecca cette lettre de mon père, elle la persuadera mieux que tous les discours du monde; mon père plaide ma cause avec tant d'éloquence!

Je pris la lettre qu'il me tendait, et je



me retirai chez moi ; j'avais besoin de recueillir mes idées.

Pendant toute cette journée , je remarquai dans la famille Nathaniel une sorte de stupeur qui paralysait tous ses membres, de même que la chaleur étouffante de l'atmosphère nous révèle l'orage bien long-tems avant sa venue ; l'oppression profonde de chaque cœur , le trouble de chaque regard annonçaient une crise morale dont le résultat m'effrayait surtout pour la faiblesse de M<sup>me</sup> Nathaniel. Ruth seule, calme et tranquille, ne paraissait pas supposer que sa destinée pût être remise en question.

Le jour commençait à tomber, lorsque je priai Rebecca de venir avec moi faire le tour du parc ; elle prit son chapeau, et me suivit en silence. Le regard fauve du banquier nous accompagna jusqu'à la porte. Quand je me crus assez éloignée, je m'arrêtai, et sans prononcer un mot, je remis à Rebecca la lettre dont je m'étais chargée, puis je quittai la jeune fille pour la laisser libre de se livrer à l'impression que cette lettre ferait naître.

J'allai m'asseoir dans le plus fourré du bois, et une longue heure se passa dans une rêverie si profonde, que j'éprouvai presque une émotion d'effroi en sentant une main glacée se poser sur ma main... c'était Rebecca : sa figure toujours si douce avait pris une expression de gravité qui lui donnait le plus grand charme.

« Marchons, me dit-elle en m'aidant à me lever, l'air ne passe pas à travers les arbres, on étouffe... » Elle m'entraînait avec une étonnante rapidité. Nous nous arrêtâmes vis-à-vis une percée d'où l'on découvrirait les fenêtres de Ruth.

« Juliette, me dit-elle, il faut que je vous l'avoue pour que la honte soit ma punition, j'ai hésité quelques instans ; mais rassurez-vous, Samuel Lippmann, le fiancé de Ruth, ne sera jamais mon mari. »

Je ne sais pourquoi mon bras qui soutenait le sien retomba, et je fis quelques pas avec une froideur involontaire.

« Serait-il possible que vous me blâmassiez ! dit-elle avec étonnement. Ah ! de grâce, continua-t-elle en joignant ses mains, ne me croyez pas insensible à l'affection que j'inspire... mais jamais, non jamais je ne serai ingrate envers Ruth ; jamais je n'attirerai le scandale sur cette maison... ce serait affreux ! »

Je voulus parler, elle posa ses doigts sur mes lèvres, et d'un geste suppliant elle arrêta le mouvement d'impatience qui allait m'échapper.

« Je sais, je devine ce que vous allez dire, reprit-elle, avec un caractère froid et mesuré comme celui de Ruth on se console de tout... n'est-ce pas cela?... Oui, mon amie, vous pouvez avoir raison. Ruth aurait, je le crois, la force d'oublier celui qui la trahirait pour moi ; elle irait jusqu'à prier pour notre bonheur ; elle si bonne ! si généreuse ! mais croyez-vous que je blesserais impunément l'orgueil et l'amour de son père ? oh ! non, cette plaie saignerait long-tems, toujours, peut-être ! et qui sait si en s'envenimant elle ne produirait pas la vengeance... Et ma mère, Juliette, ma pauvre mère ! ne frémissiez-vous pas des tortures qui peuvent lui être imposées?... J'en frémis, moi ! car je le connais mieux que vous, mieux qu'elle, peut-être.

Rebecca tremblait, elle était pâle, et je sentais sa frayeur se communiquer jusqu'à moi ; ce fut à mon tour à l'entraîner en franchissant une espèce de tertre pour regagner la grande allée. Un cri lui échappa.... M. Nathaniel était devant nous.

« Je veux vous parler seule, Rebecca, dit-il, seule, entendez-vous ? laissez le bras de madame, et suivez-moi ! »

Rebecca cacha sa tête dans ma poitrine.

« Folle ! dit-il brusquement, de quoi donc avez-vous peur ? »

Il la regardait avec une intraduisible expression d'astuce et de finesse ; elle leva les yeux et dit d'une voix basse :



« Pas ce soir, monsieur, pas ce soir, je vous en conjure, demain, chez vous... Non, ici! et à l'instant! mais si je vous effraie, Rebecca, que madame reste, car je ne doute pas qu'elle ne sache très-bien ce que j'ai à vous dire : asseyez-vous toutes deux sur ce banc. »

Nos jambes chancelaient, nous obéîmes en nous taisant.

« Bien, dit-il, maintenant écoutez-moi. Samuel vous aime, Rebecca! »

Rebecca ne fit pas de réponse.

« Samuel vous aime, reprit-il d'une voix pleine de menaces; son père lui permet d'être parjure; il m'écrit pour me proposer un échange : au lieu de Ruth, Rebecca; l'enfant de ma femme ou le mien, qu'importe! Je m'étonne qu'il n'aille pas jusqu'à réclamer la dot; mais non, son fils prétend que votre pauvreté est une grâce de plus; sottise dupe!... »

La tête de Rebecca se releva fièrement : « Ce que vous dites est vrai, monsieur, répondit-elle, mais je ne veux pas être insultée. Soyez tranquille, si Samuel refuse d'être le mari de Ruth, il ne sera jamais le mien, je vous en donne ma parole. »

— Vous êtes peut-être vraie, Rebecca, dit-il, mais n'oubliez pas que ma volonté doit s'accomplir; ce mariage a été décidé, je n'accorde plus qu'un délai de quelques heures; vous le savez, la destinée de votre mère est en mes mains; c'est elle qui me répond de votre docilité à m'obéir. »

Je ne sais si Rebecca comprit mieux que moi ce que ces mots avaient de valeur dans la bouche du banquier, mais je vis les lèvres de la pauvre enfant pâlir, son corps s'affaïsser... Je fus obligée de la soutenir.

« Que demandez-vous, dit-elle d'une voix brisée, ne vous ai-je pas donné ma parole? »

— Oui, répondit-il, mais croyez-vous donc que cela me suffise? et que m'importe à moi que vous renonciez à Samuel s'il ne veut pas épouser Ruth!

— Et que voulez-vous que je fasse, dit-elle avec désespoir, la volonté d'un autre dépend-elle de moi?

— Cet autre vous aime, Rebecca, vous pouvez tout sur lui; tenez, voici mes tablettes, un crayon, la lune éclaire assez, écrivez! dites toute votre pensée; elle est vraie, murmura-t-il à son oreille.... »

La malheureuse enfant bondit, ses mains se raidirent et ses yeux s'attachèrent sur lui avec épouvante.

Du bras qui la soutenait je la serrai sur mon cœur, et je prononçai je ne sais quels mots de consolation et de pitié; elle se tourna vers moi pour m'adresser un regard reconnaissant : dans ce moment une ombre pâle et blanche passa rapidement au milieu des arbres...

« Ma mère ! s'écria Rebecca ; » et ses bras se tendirent vers M<sup>me</sup> Nathaniel ; puis cette exaltation se calma ; elle saisit les tablettes et écrivit d'une main ferme :

« Je n'aime rien, je n'ai jamais rien » aimé autant que ma mère ; le souvenir » que vous évoquez est mort pour moi » depuis long-tems ; mais la destinée, la » vie de celle pour qui je tremble sans » cesse dépend de vous, et c'est à genoux » que je vous conjure de ramener la paix » dans cette maison, en épousant la » femme à qui vous êtes uni par des promesses sacrées ; montrez-vous fort et » généreux, et ne voyez en moi que votre » sœur. »

— Bien, très-bien, dit froidement le banquier, mais je vous en conjure, Rebecca, ne nous quittons pas ennemis, et recevez la promesse de rester dans cette maison tant que vous le voudrez. Vous avez de l'intelligence, il vous serait si facile de m'être utile; vous ne vous mariez jamais, n'est-ce pas?... »

— Jamais, murmura-t-elle.

— Bien, ah ! alors nous nous entendons...

— Rendez ma mère heureuse.

— Je vous le jure, Rebecca, répondit M. Nathaniel, désarmé par tant d'abné-



gation, je vous jure d'adoucir pour votre mère et pour vous cette rudesse de caractère qui vous a tant fait souffrir. Tenez, ajouta-t-il, s'avancant au-devant d'une femme qui s'approchait toute tremblante, voici votre récompense!

La mère et la fille se jetèrent en sanglotant dans les bras l'une de l'autre, et échangèrent les plus tendres caresses.

« Oui, mon enfant, ma douce Rebecca, dit enfin M<sup>me</sup> Nathaniel, je suis heureuse... heureuse et par toi... ne nous quittons jamais!

— Oh! non; jamais, s'écria le banquier. A présent je vois bien que vous êtes deux anges.... Rebecca sera riche aussi, je le veux! »

J'étais brisée, anéantie par la scène qui venait de se passer, et le lendemain je courais la poste sur la route de France.

M<sup>me</sup> JULIETTE BÉCARD.

UNE

## MÉTAMORPHOSE.

### I.

« C'était le bon tems, ma fille, en 1760, j'avais dix-sept ans, disait une vieille dame aveugle, se promenant par une belle matinée du mois de mai 1832, en s'appuyant d'une main sur une canne à pomme d'or, et de l'autre sur l'épaule d'une jeune fille. Alors, ajouta-t-elle après un silence causé sans doute par le souvenir de cette date, alors tout était bien mieux; les femmes, les hommes, les lois, les saisons, le soleil même... je t'assure, Clarisse, que le soleil était beaucoup plus chaud.

— Il l'est pourtant bien assez aujourd'hui, bonne maman, répondit Clarisse qui se cachait sous son ombrelle.

— Qu'est-ce que c'est que ça, en comparaison du soleil de 1760! et puis les

enfants, oh! les enfants étaient bien plus gentils. Quelle gaité! quelle pétulance! mon Dieu! quand je me rappelle ce que j'étais à ton âge, à quatorze ans, et que je vois ce que tu es, toi...

— Vous n'étiez pas estropiée comme moi, bonne maman, dit Clarisse en jetant un regard douloureux sur sa taille un peu tournée et sur une jambe beaucoup plus courte que l'autre. Croyez-vous que je puisse être gaie lorsque je me vois repoussée de tous les enfans de mon âge? je les entrave dans leurs jeux, ils ne veulent même pas se promener avec moi, je marche trop doucement... Mon sort est bien triste, allez, bonne maman.

— N'est-ce pas dix heures qui sonnent aux Minimes, Clarisse?... allons, il faut rentrer, petite.

— Oui, bonne maman, répondit Clarisse, faisant prendre à sa grand'mère le chemin d'un de ces hôtels si beaux et si tristes qui entourent la place Royale. »

Arrivée dans une salle basse dont les rideaux de soie bleue, baissés devant les croisées, interceptaient les rayons du soleil, M<sup>me</sup> Ardoïn s'installa dans son grand fauteuil à roulettes, et Clarisse prenant un livre se glissa derrière les rideaux, s'assit dans l'embrasure de la fenêtre, et là, à même de veiller sur sa grand'mère dont la cécité était complète, elle se mit à étudier ses leçons.

« Vous êtes seule, madame, dit un troisième personnage entrant dans le salon. Puis, avant même que par le plus léger mouvement Clarisse eût indiqué sa présence, il ajouta : J'apporte une lettre d'Auguste.

— D'Auguste, monsieur, de mon petit-fils! s'écria la vieille grand'mère qui avait reconnu la voix du vicaire de Caine. Mettez-vous donc là, près de moi, et lisez bieu vite, mon cher monsieur. »

Clarisse retint sa respiration pour mieux écouter. Auguste, son cousin, son ami d'enfance, avait témoigné à la pauvre fille le plus tendre intérêt. Plus âgé



qu'elle de dix ans, souvent il interrompait ses études pour jouer avec elle. Devenue plus grande, il évitait avec un soin ingénieux tout ce qui aurait pu rappeler à Clarisse sa difformité; jamais devant elle il ne vantait la beauté d'une femme, et la jeune fille lui en était d'autant plus reconnaissante, qu'il lui évitait un chagrin et une humiliation : la conviction de se sentir si différente des autres. Depuis un mois, Auguste, officier dans le 37<sup>e</sup> de ligne, était allé rejoindre son régiment à Alger. Cette lettre était la première qu'il eût encore écrite, la première que Clarisse eût jamais entendue lire de lui : confidente de sa grand'mère, elle n'eut pas un instant l'idée qu'elle faisait mal d'écouter; et puis, c'était de son cousin : quel secret pouvait-il y avoir qu'elle ne sût déjà? Du reste Clarisse ne fit aucune de ces réflexions; si on lui eût demandé où elle était, elle aurait dit : *ici!* on ne le lui demanda pas, elle ne songea pas à le dire.

M. de Caine, ayant déplié la lettre, commença ainsi :

« Ma chère et bonne grand'mère,  
» Avant de vous parler de mon voyage,  
» de mon heureuse arrivée, de la réception du général Clausel, je veux vous  
» entretenir d'un projet que vous caressez  
» depuis long-tems, et sur lequel je n'ai  
» pas eu le courage de vous tromper.  
» Vous voulez, m'avez-vous dit la veille  
» de mon départ, m'assurer toute votre  
» fortune, à condition que j'épouserai  
» Clarisse... Chère et bonne maman, la  
» seule mère que j'aie connue, puisque  
» celle à qui je dois la vie me fut enlevée  
» au berceau, pardonnez-moi de résister à  
» votre volonté; mais d'abord, écoutez-  
» moi, et puis, si vous l'exigez encore, je  
» suis prêt à vous obéir.

» Je ne regarde point le mariage  
» comme chose légère et de pure conyen-  
» tion, comme une affaire d'intérêt,  
» comme un arrangement de famille; je  
» veux rendre ma femme heureuse, être

» heureux moi-même de son bonheur,  
» enfin je veux pouvoir l'aimer.

» Clarisse a toutes les qualités du cœur,  
» j'en conviens; elle est bonne, douce,  
» sévère pour elle, indulgente pour les au-  
» tres. Je veux être son frère, son ami,  
» mais son mari, jamais. Pauvre fille!  
» faite pour n'inspirer que la pitié, com-  
» ment oserait-elle prétendre à être un  
» jour mère de beaux enfans. Elle se rend  
» plus de justice, chère bonne maman,  
» et ma décision, si elle l'apprend un jour,  
» lui paraîtra celle d'un honnête homme,  
» j'en suis sûr.

» Chère bonne maman, c'est à cette  
» pauvre fille si disgraciée que vous devez  
» songer, et non à moi : à elle, les dons  
» de la fortune seront comme une com-  
» pensation des dons que la nature lui a  
» refusés : à moi votre amitié... c'est tout  
» ce que je désire. »

« Noble et brave enfant, dit M<sup>me</sup> Ardoïn en interrompant le vicaire pour essuyer une larme que ce dernier paragraphe de la lettre d'Auguste avait fait couler... Mais, dites-moi donc, mon cher vicaire, vous qui y voyez, Clarisse est donc bien laide ?

— Laide ? non, répondit le vicaire d'une voix émue ; car la bonté et la beauté de son ame se reflètent sur le visage de votre petite-fille et l'embellissent ; mais la pauvre enfant est cruellement disgraciée du corps, et si depuis long-tems vous eussiez voulu m'écouter, vous n'éprouveriez pas le chagrin que vous donne Auguste aujourd'hui.

— Comment, mon cher monsieur de Caine, reprit M<sup>me</sup> Ardoïn avec agitation, il me semble que tous vos avis sont suivis par moi exactement...

— Hors un seul, ma chère et respectable amie, et si celui-ci l'eût été, probablement Clarisse serait guérie.

— Quel conte !

— Ce n'est pas un conte, ma chère madame Ardoïn ; je connais depuis long-tems le gymnase orthopédique du colonel



Amoros ; j'ai vu s'opérer chez lui des cures merveilleuses.

— Et vous me permettez de ne pas y croire, mon cher vicaire. Mais continuez la lettre d'Auguste.

— Elle est longue, je n'ai que quelques minutes à vous donner, ma chère madame Ardoïn, et je voudrais en profiter pour vous faire revenir sur une idée que j'ai d'autant plus à cœur que la vie de votre petite-fille y est attachée. Informez-vous du colonel Amoros, de son gymnase, de ses cures...

— Pouvez-vous, monsieur le vicaire, vous, homme de poids et de raison, répéter des absurdités pareilles ! vous voudriez me faire croire qu'un corps de travers deviendrait droit, qu'un boiteux marcherait sans boiter !

— Je l'ai vu, madame Ardoïn.

— Vous êtes d'une crédulité, mon cher vicaire...

— Soit, ma chère voisine ; mais nous nous aigrissons à tort : ce n'est pas notre première dispute sur ce sujet, et j'ai toujours cédé par respect pour votre âge...

— Mon âge ! n'est pas si loin du vôtre, vicaire.

— Par respect pour vous, ma chère amie ; mais aujourd'hui, le sujet touche trop vivement cette intéressante jeune fille pour que je cède encore. Croyez ou ne croyez pas aux cures extraordinaires du gymnase Amorosien, mais envoyez-y M<sup>lle</sup> Clarisse, il le faut, je vous en prie, ma digne amie. Le colonel Amoros est un homme qui a droit à notre estime et à notre reconnaissance. Né Espagnol, mais naturalisé Français, il fut dans son pays conseiller du roi Charles IV et instituteur de l'enfant don François de Paule ; nos premiers docteurs de la faculté en font le plus grand cas ; le docteur Antomarchi, médecin de l'empereur à Sainte-Hélène, a fait à l'académie un rapport des plus flatteurs pour le colonel Amoros. M. Julia de Fontenelle, sur un rapport de la société des sciences, a dé-

cerné au colonel Amoros une médaille d'or ; et M. Pariset, le secrétaire perpétuel de l'académie royale de médecine, a dit : « M. Amoros sent bien, veut bien, » fait bien ; il est l'ami des enfans, il est » digne de créer des hommes. Voulez- » vous refondre vos générations et avoir » des ames fortes dans des corps sains ; » ayez des Amoros et remettez-leur vos » droits de père de famille et de prince, » car c'est tout un ; heureux le peuple où » s'élèvent de pareils instituteurs ! »

— Ouf ! mon cher vicaire, vous auriez tout aussi bien fait de m'achever la lettre d'Auguste.

— En vérité, madame Ardoïn, dit le vicaire en se levant, on n'a jamais vu d'entêtement pareil au vôtre.

— Depuis cinquante-trois ans que nous nous connaissons, monsieur de Caine, vous ne m'avez jamais traitée aussi mal.

— Je m'en vais, parce que je suis pressé, madame, mais je ne renonce pas au projet de faire redresser la taille de votre petite-fille.

— De mon tems, on ne parlait de redresser la taille de personne.

— De votre tems, de votre tems !... Le siècle a gagné, madame.

— Vous aussi, monsieur le vicaire, vous avez les idées nouvelles !

— Si je vous ai fâchée, pardon, ma respectable amie ; mais promettez-moi de m'écouter un peu plus doucement ce soir.

— A ce soir donc, mais n'espérez pas de me faire changer d'idée !.. »

Le vicaire, que l'intérêt de Clarisse avait peut-être emporté un peu trop loin, se retirait désolé de l'entêtement de M<sup>me</sup> Ardoïn, lorsqu'au moment où il allait dépasser la porte de la rue, il s'entendit appeler par une voix douce et tremblante.

C'était Clarisse.

« Monsieur le vicaire, je vous remercie de vos bonnes intentions, dit-elle, mais de grâce ne contrariez pas bonne maman à cause de moi ; à son âge, une discussion peut faire mal.



— Charmante enfant ! reprit le vicaire , c'est que je voudrais tant vous voir gaie et bien portante ! »

Souriant malgré une larme qui glissait lentement le long de sa joue maigre et pâle , Clarisse fit un signe d'adieu au vicaire et revint auprès de M<sup>me</sup> Ardoïn.

Dire ce que cette pauvre enfant avait ressenti pendant la lecture de cette lettre où elle avait entrevu un autre avenir pour elle , et surtout pendant cette discussion , est impossible à décrire. Ce cousin si noble , si généreux , qui refusait une fortune brillante pour la laisser à un être qui ne lui inspirait que de la pitié ! ce sentiment est pénible pour celui qui le fait éprouver , et la pauvre Clarisse versait d'abondantes larmes en répétant ce mot : *pitié*. » Si je pouvais guérir , disait-elle en elle-même , il ne refuserait ni moi ni ma fortune ; ce n'est pas mon caractère qui l'éloigne , il me trouve douce et bonne , mais il ne peut m'aimer , dit-il ; oh ! moi , je l'aimerais bien pourtant , fût-il contrefait , boiteux , eût-il tous les défauts physiques... Mais je peux guérir , ajouta-t-elle en relevant sa tête avec cette énergie que Dieu met au cœur de l'être faible pour lui donner la force de supporter ses souffrances , et je guérirai ! »

Alors , après être allée jeter un coup d'œil sur sa bonne maman qui venait de s'endormir dans son grand fauteuil , elle prit un livre et se mit à étudier ses leçons.

## II.

Deux ans après , un jeune officier , portant la décoration des braves , se présenta à la porte de l'hôtel de M<sup>me</sup> Ardoïn. Sans s'arrêter devant la loge du concierge , il s'élança lestement sur l'escalier , franchit le premier étage presque d'un bond , et sonna.

— Madame Ardoïn y est-elle ? demanda-t-il.

— Qui a sonné , dit une voix cassée , de l'intérieur d'une chambre vers laquelle

le jeune officier avançait rapidement , je reconnais ce pas , mon Dieu !

— C'est moi , répondit avec précaution le jeune officier ouvrant la porte.

— Auguste ! mon petit-fils ! cria la bonne dame de dessus son fauteuil ; et , trop vieille pour se lever toute seule , elle tendit ses bras tremblans à son enfant , qui s'y précipita.

Le premier moment d'émotion calmé , le jeune homme demanda des nouvelles de Clarisse.

» Oh ! la jeunesse , la jeunesse ! mon fils , répondit la vieille femme ; les idées nouvelles se sont emparées de Clarisse ; elle ne rêve plus que sciences , peinture , musique , chant ; c'est encore elle qui fait ses robes , son linge , qui brode et fait tous ces tapis , absolument comme une ouvrière. Ce n'était pas ainsi de mon tems , mon enfant ! Alors une jeune fille bien née passait sa journée à ne rien faire , ou du moins bien peu de chose ; enfin , pourrais-tu le croire ! cette petite va tous les matins , depuis deux ans , prendre des leçons... une invention du diable , mon Auguste.. des leçons de gymnastique , je crois que ça s'appelle ainsi ; mais ce qui est bien plus extraordinaire , et qui va te faire rire , c'est qu'elle prétend qu'elle a grandi d'un pied , et qu'elle n'est plus ni de travers ni boiteuse.

— Serait-il vrai ? s'écria Auguste.

— Du tout ! cela ne peut pas être , mon fils , tout cela n'est que dans sa tête ; la pauvre enfant ! elle a beau aller chez le colonel Amoros , comme elle l'appelle , ça ne peut rien lui faire. Au reste , je l'en avais avertie , mais les enfans croient toujours que les vieilles gens radotent ; pour ça , c'était de même de mon tems , c'est la seule chose qui ne soit pas changée !..

— Pauvre Clarisse ! elle est donc toujours souffrante , dit Auguste en soupirant.

— Que veux-tu ! il faut en prendre son parti ; quant à moi , j'ai pris le mien sur ce que tu sais , je renonce à te la



faire épouser; seulement, je partage ma fortune entre vous; vous êtes mes deux enfans, et ce n'est pas une raison parce que tu es grand, beau et bien fait, pour que je te déshérite.

— Bonne maman, dit Auguste baisant la main de M<sup>me</sup> Ardoïn, il ne faut pas me prendre au mot pour ce que je vous ai dit dans la lettre concernant Clarisse. J'ai réfléchi, deux ans changent les idées d'un homme; et puis cette pauvre fille est si bonne, si douce, elle a des talens, dites-vous, oh! maman, cela rachète bien l'imperfection de sa taille; écoutez, ne lui dites pas que je l'ai refusée...

— Oh! mon Dieu, petit, elle ne le saura jamais... Du reste, c'est sans doute par respect pour moi et pour me faire plaisir que tu veux l'épouser, je t'en remercie beaucoup, mais je te dirai que la petite n'a aucun goût pour le mariage; elle a dix-sept ans pourtant, mais cela vient peut-être de sa difformité. Le fils d'un magistrat de la cour royale l'a demandée, elle l'a refusé; non, je te le dis, elle n'a pas de goût pour le mariage. N'est-ce point midi qui sonne?

— Oui, grand'mère.

— Eh bien, mets-toi devant les vitres, regarde à gauche, tu vas la voir arriver, c'est l'heure où elle rentre... ne vois-tu rien?

— Rien, que la vieille Louise, votre femme de chambre, qui traverse la place, avec une grande et belle personne, ma foi!

— Et puis Clarisse sans doute.

— Elles approchent, la jeune personne s'arrête pour faire l'aumône à un pauvre petit estropié, elle lui parle... quelle grâce parfaite! son air de bonté l'embellit encore... En ce moment le bon vicaire de Caine l'aborde; quelle est donc cette jeune fille, grand'mère?

— Notre voisine peut-être, une jeune femme mariée depuis peu, avec qui Clarisse va souvent se promener... mais tu ne la vois donc pas? Auguste.

— Je ne vois que cette charmante

femme, grand'mère... ah! elle se dirige de ce côté; elle vient ici... »

Il se retourne...

Au même instant, une jeune fille, la taille svelte et dégagée, entrait dans la chambre de M<sup>me</sup> Ardoïn, en donnant le bras au vicaire. A la vue du jeune officier, elle fit un mouvement, comme pour courir dans ses bras, puis s'arrêta en disant: » Auguste, mon cousin, est-ce vous? »

Le bon vicaire regardait cette scène en souriant.

» Ah! tu l'as donc reconnu? Clarisse, dit la grand'mère.

— Clarisse! répéta Auguste que la surprise semblait avoir rendu immobile.

— Et oui! Clarisse, reprit M<sup>me</sup> Ardoïn; eh bien! quand je te disais qu'elle était toujours la même.

— Oh! ma grand'mère, s'écria Auguste avec émotion, dites-lui bien que, avant de l'avoir vue, je viens de réclamer sa main.

— Ça, c'est vrai, reprit la bonne vieille, mais seulement par esprit de contradiction, parce que je lui ai dit que tu ne voulais pas te marier.

Ma respectable amie, ajouta le vicaire, je suis bien sûr que vous la feriez changer d'idée.

— J'obéirai à bonne maman, murmura Clarisse.

— Tu veux te marier? eh bien, fiez-vous donc aux enfans! donnez-leur une chose, ils ne la veulent pas: refusez-la-leur, ils pleurent pour l'avoir. Oh! les enfans! les enfans! ils seront donc toujours les mêmes, car ils étaient ainsi de mon tems!

M<sup>me</sup> EUGÉNIE FOA.





## La Lecture des Evangiles.

Le château de Mailly s'élève sur un coteau pittoresque au bas duquel serpente la Saône. En 1774, le marquis de Mailly, possédé de ce qu'alors on appelait les idées nouvelles, fit reconstruire son château sur le même emplacement où le manoir de ses ancêtres avait été debout pendant des siècles. M. de Mailly voulant être Grec, Romain ou tout au moins Anglais, l'édifice qu'il éleva à si grands frais fut l'expression de ses goûts, et le vieux château de Mailly prit l'aspect d'un temple païen.

Ainsi que l'on peut le penser, la construction de son château et l'arrangement de ses jardins prirent au marquis beaucoup d'argent, de tems, de soins; et, triste condition des choses d'ici-bas, ces travaux ne furent terminés que pour assister à la mort de M. de Mailly, qui succomba avant la première révolution, laissant une veuve renommée pour sa beauté et les charmes de son esprit, et un fils qu'il venait de marier. Trois générations se succédèrent depuis 1787 que mourut le marquis jusqu'en 1826, époque où commence mon récit.

En 1826 donc, M<sup>me</sup> la marquise de Mailly avait quatre-vingt-quatre ans. Sa mémoire et ses autres facultés intellectuelles s'étaient bien conservées; mais elle était sourde, impotente et tant soit peu maniaqué. Certes, si son époux avait pu revenir en ce monde, après une absence de près d'un demi-siècle, il eût vu d'un mauvais œil la manière dont les choses se gouvernaient chez lui.

La marquise en vieillissant avait trouvé son salon grec sombre et froid; elle remarqua que le soleil frappait de trois côtés le beau péristyle; alors, sans respect pour le style architectural, elle fit vitrer les entrecolonnemens pour s'établir dans

cette espèce de serre chaude; elle y fit porter ses meubles, son métier à faire de la tapisserie, son rouet, la corbeille qui contenait son tricot, ainsi que le panier dans lequel sa chatte chérie allaitait quatre fois par an sa nombreuse progéniture.

M<sup>me</sup> de Mailly avait projeté d'abord de n'habiter ce nouveau salon que durant l'automne: s'y trouvant bien, elle y fit mettre un poêle pour l'hiver; il ne donnait pas assez de chaleur, on en place un second, puis un troisième. Les tuyaux en tôle de ces trois poêles sortaient tous au travers de carreaux en fer-blanc, placés çà et là dans le vitrage. C'était fort laid; c'était à faire grincer les dents au marquis, si, comme je l'ai dit, il fût revenu dans ce monde; mais quand on devient vieux, on perd ses goûts et ses préjugés d'artiste; on oublie ce qui est bien pour le sacrifier à sa commodité, à ses manies même. Ce fut ainsi que la vénérable marquise de Mailly, devenue incapable de marcher, finit par ne plus habiter de tout son château que son péristyle, dans lequel elle faisait entretenir constamment une chaleur de vingt-cinq à trente degrés. C'était aussi dans cette atmosphère étouffée que Louise et Mathilde d'Ermond, sorties depuis peu de mois de la pension où elles avaient été élevées, vivaient auprès de leur bisaïeule.

M<sup>me</sup> Dermond, petite-fille de M<sup>me</sup> de Mailly, était morte peu de tems après la naissance de sa seconde fille. Le général comte Dermond, son mari, ayant été tué à la défense du pont de Montereau, les deux pauvres petites orphelines avaient été confiées aux soins de la marquise. Au moment où nous parlons, Louise avait dix-huit ans et Mathilde seize. Jadis la marquise de Mailly s'était hâtée de marier son fils unique; on eût dit qu'elle avait peur de n'être pas assez tôt grand'mère. Devenue l'arbitre de la destinée de sa petite-fille par la mort de son fils et celle de sa bru, elle s'était pliée à l'usage en agréant la recherche du général



Dermond, sitôt que des amis lui eurent fait observer que M<sup>lle</sup> de Mailly touchait à sa vingt-unième année ; mais en 1826 on ne pouvait pas espérer la décider aussi facilement d'établir ses arrières-petites-filles ; car, à son sens, Louise et Mathilde étaient des enfans auxquels des bourrelets et des lisieres conviendraient mieux que le voile nuptial.

M<sup>lles</sup> Dermond n'étaient pas de l'avis de leur bisaïeule ; elles se trouvaient déjà bien *vieilles* et regrettaient leur jeunesse consumée dans cette cage vitrée. Jolies, aimant la parure, elles employaient la portion assez considérable de leur revenu qui leur était donnée tous les ans, à faire venir de Paris des objets de mode : leurs plus chers entretiens étaient avec M<sup>lle</sup> Millet, ancienne femme de chambre de leur mère, qui se plaisait à leur raconter, non les gloires de l'empire, mais le luxe que la comtesse Dermond avait étalé aux fêtes du mariage de l'empereur Napoléon. Les jeunes filles passaient des heures entières à l'écouter, et souvent, après ces récits, Mathilde dont le caractère était plus emporté que celui de sa sœur, arrachait les rubans dont elle avait entouré son cou et sa taille avec tant de coquetterie ; puis elle les foulait aux pieds parce que l'idée lui venait que nul hommage ne paierait la peine qu'elle avait prise de se parer.

En effet, qui aurait dit à Mathilde et à Louise qu'elles étaient jolies et bien mises ? Ce n'était pas M. Gervais le médecin, il était trop bourru et trop distraait pour cela. Ce n'était pas non plus le curé ; car, outre la sainteté de son caractère, il était myope à tel point, que littéralement il n'y voyait pas au-delà de son nez ; et, hormis le médecin et le curé, on ne recevait point de visites au château de Mailly.

Tous les jours à midi on plaçait la marquise dans son fauteuil de damas rouge ; elle déjeunait avec une tasse de chocolat et faisait appeler ses petites-filles. Après avoir toutes deux embrassé la bonne

maman, Louise l'occupait de son mieux, pendant que Mathilde plaçait le thermomètre sur un poêle ou au soleil pour le faire monter, de sorte que lorsque M<sup>me</sup> de Mailly voulait s'assurer que la température de sa chambre était assez élevée, Réaumur mentait en indiquant soixante degrés quand il y en avait à peine vingt.

Par contre la vieille dame, qui était aussi malicieuse que ses enfans, rusait souvent pour se faire donner le thermomètre. Une fois maîtresse du précieux tube de verre, elle le plaçait sur le marbre, le plongeait dans l'eau froide des vases de fleurs ; et, ce faux témoin à la main, elle soutenait, contre le docteur et M<sup>lles</sup> Dermond réunis, la nécessité d'activer le feu des poêles. La grande affaire de la température une fois réglée, on se mettait à l'ouvrage.

Louise et Mathilde lisaient tour à tour à leur bisaïeule un chapitre des livres saints, ou travaillaient à des layettes destinées à de pauvres mères de famille. La marquise elle-même tricotait de gros bas de laine que le curé distribuait aux enfans du village. Ces lectures pieuses, ces saintes occupations avaient été adoptées par M<sup>me</sup> de Mailly lorsque l'âge l'avait avertie qu'il fallait songer au salut de son âme ; elle s'y livrait avec autant de composition que d'exactitude, y attachant tout l'espoir de sa vie future, tandis que pour Louise et Mathilde la Bible, l'Évangile même, n'étaient qu'un assemblage de mots, de phrases inutiles.

Ces jeunes personnes, mal préparées, ne retiraient de ces lectures que de la fatigue, étant obligées de forcer leur voix pour se faire entendre de la marquise qui, ainsi que je l'ai déjà dit, était sourde. Les bonnes œuvres ne les édifiaient pas plus : ce n'étaient, à leur sens, que des coutures dans de la grosse toile, dont il résultait de mesquines offrandes qu'un peu d'argent distribué aux pauvres surpasserait sans peine. Ainsi, tout en lisant, Louise et Mathilde songeaient aux œuvres des



romanciers et des poètes qu'elles brûlaient de connaître ; tout en cousant elles rêvaient à ces fines broderies, et à tous ces ouvrages merveilleux que la mode impose à l'adresse et à la patience des femmes du grand monde. Si tôt qu'elles n'étaient plus sous l'œil de leur grand'mère, les châteaux en Espagne s'élevaient avec plus d'activité encore : « Quand nous serons libres, disaient-elles, nous prendrons des maîtres de toutes sortes ; nous voyagerons l'été, et l'hiver, nous le passerons à Paris, où nous vivrons comme y vivait notre mère. Nous irons aux bals, aux spectacles ; nous recevrons nos amis ; et, en haine de Mailly et de la pension où l'on nous a constamment fait coucher à neuf heures, nous veillerons toutes les nuits. »

Il n'y avait rien dans ces projets qui fût mal aux yeux des gens du monde ; mais il n'y avait rien non plus qui fût selon le cœur de Dieu. C'était le programme d'une vie toute abandonnée aux plaisirs, le tableau d'une de ces existences éphémères comme la dissipation en dévore des milliers tous les ans ; existence qu'un rhume ou une fièvre cérébrale doit moissonner avant le tems, mais que l'on voit cependant se prolonger chez quelques femmes. Celles-là restent debout dans le tourbillon du monde, elles y vieillissent, pour servir d'avertissement à la jeunesse qui s'y précipite sans cesse. Avertissement inutile, phare méconnu, dont on se moque sans jamais faire un juste retour sur soi-même !

A l'automne, une nièce du général Dermond vint passer la saison des chasses dans un château voisin de celui de Mailly : se trouvant si près de ses jeunes cousines, M<sup>me</sup> de Clerval voulut les visiter ; sa présence fut une fête pour les pauvres recluses. Elle, de son côté, éprouva une profonde pitié et de ce qu'elle vit, et de ce que mesdemoiselles Dermond lui racontèrent de leur triste existence. La maison où M<sup>me</sup> de Clerval avait

été invitée était le rendez-vous des plaisirs les plus bruyans ; la chasse, le jeu, la danse, la comédie, ne laissaient pas un instant aux nombreux convives pour s'ennuyer ou se reposer. Louise et Mathilde, qui avaient souvent entendu le récit de ces fêtes, brûlaient d'y être admises. M<sup>me</sup> de Clerval leur promit de les faire inviter au premier bal, et les jeunes filles ne dormirent plus.

En effet, à sa seconde visite, M<sup>me</sup> de Clerval pria la marquise de lui confier Louise et Mathilde pour quelques heures seulement ; elle viendrait les prendre le soir et les ramènerait elle-même le lendemain avant le lever de leur bonne maman. Mesdemoiselles Dermond attendaient avec anxiété que leur bisaïeule prononçât les quelques mots qui devaient les combler de joie ou de tristesse. La marquise, après avoir réfléchi un instant, répondit : Je permets à l'une de ces demoiselles d'aller au bal avec vous, l'autre restera pour me lire l'Évangile.

— Vous emmenez ma sœur ! madame, s'écrièrent à la fois Louise et Mathilde.

— Je vous aime toutes les deux, et je vous trouve également capables de me faire honneur : ainsi donc, dit M<sup>me</sup> de Clerval, videz entre vous ce combat de générosité ; mais faites vite ! afin d'employer aux préparatifs de votre toilette les trois jours qui nous séparent encore du bal.

— Bon Dieu ! ma cousine, est-ce que vous ne nous aiderez pas de vos conseils ?

— Il ne vous faut rien que de très-simple ; une robe d'organdi blanc, et ma femme de chambre viendra placer dans vos cheveux des touffes de sorbier feuilles et fruit. Adieu, mes chères petites, j'espère vous procurer encore quelques bons momens, comptez sur moi. »

Louise et Mathilde, demeurées seules, commencèrent à se dire :

« Ce sera toi qui iras à cette belle fête !

— Je t'en prie, Louise, ne te prive pas de ce plaisir.



— Non, non, ma sœur, je veux que tu voies ce bal. Je m'amuserai presque autant à te l'entendre raconter.

— Non, chère Louise, tu es plus âgée que moi, il y a plus long-tems que tu t'ennuies, il est bien juste que tu t'amuses la première. »

Les répliques ne manquaient pas à Louise, mais elle préféra s'en rapporter au sort. Arrachant d'un vase une branche de reines marguerites, elle dit à sa sœur : « Tirons chacune l'une après l'autre les pétales de cette fleur ; celle de nous à qui restera le dernier ira au bal. »

Les voilà toutes les deux effeuillant la fleur. L'émotion qui se peignait sur leurs jolis visages démentait leur feint désintéressement. Sans mot dire, elles ont si bien dégarni la corolle de la marguerite que l'on peut compter les pétales... la chance est pour Louise, qui regarde sa sœur et la voit prête à pleurer. A cette vue Louise devient tout-à-fait généreuse, et tirant deux pétales à la fois, elle laisse le dernier à Mathilde. La jeune Dermond ne se récria pas sur cette ruse grossière, elle accepta en sautant au cou de sa sœur et en l'embrassant avec passion.

Le soir du bal, Mathilde parée, debout, appuyée sur le fût d'une colonne, ne voulant pas s'asseoir pour ne rien ôter à la fraîcheur de sa toilette, attendait M<sup>me</sup> de Clerval les yeux fixés sur le balancier de la pendule ; la grand'maman tricotait assise dans son fauteuil ; en face d'elle le curé tournait ses pouces ; un peu plus loin, le docteur sommeillait à demi ; et Louise contemplait sa sœur avec une admiration mêlée du regret de ne pas la suivre. M<sup>me</sup> de Mailly interrompant la première le silence, dit :

« Il fait froid, ce me semble.

— Un peu, répondit le curé toujours complaisant, tandis que le docteur et mesdemoiselles Dermond se récriaient.

— Voyons le thermomètre, reprit la marquise. Oh ! je le savais bien, il n'est pas à vingt-cinq degrés.

— Oui, le vôtre, madame, que vous avez le talent de tenir au frais ; mais regardez le mien, il marque trente, dit le docteur.

— Vous prêtez mal à propos vos actions aux autres, monsieur Gervais, d'ailleurs vous comptez les centigrades, et moi Réaumur. Du bois dans tous les poëles, et commençons la lecture. »

Le docteur ne répliqua pas, il savait que l'on ne gagnait rien en contrariant la marquise ; et Louise, aussi obéissante, commença à haute voix le chapitre 28 des évangiles selon saint Mathieu.

« 1. Alors le royaume des cieux sera » semblable à dix vierges qui, ayant pris » leurs lampes, s'en allèrent au devant de » l'époux. »

« 2. Et il y en avait cinq sages et cinq » folles. »

« 3. Les cinq folles, en prenant leurs » lampes, n'avaient point pris d'huile avec » elles. »

« 4. Mais les sages avaient pris de l'huile » dans leurs vaisseaux en prenant » leurs lampes. »

« 5. Et comme l'époux tardait à venir, » elles sommeillèrent toutes, puis s'endormirent. »

« 6. Or, à minuit, il se fit un grand » cri, disant : voilà l'époux ! sortez au devant de lui. »

« 7. Alors toutes les vierges se levèrent » et préparèrent leur lampes. »

« 8. Et les folles dirent aux sages : » donnez-nous de votre huile, car nos » lampes s'éteignent. »

« 9. Mais les sages répondirent en disant : nous ne pouvons vous en donner » de peur de n'en pas avoir assez pour » vous et pour nous ; mais allez vers » ceux qui en vendent et en achetez pour » vous-mêmes. »

« 10. Or, pendant qu'elles en allaient » acheter, l'époux vint ; celles qui étaient » prêtes entrèrent avec lui dans la salle des » noces, puis la porte se referma. »

« 11. Après cela, les autres vierges



» vinrent aussi et dirent : seigneur ! seigneur ! onvrez-vous. »

« 12. Mais il leur répondit, et dit : en vérité je ne vous connais pas... »

Ah ça, monsieur le curé, reprit le docteur, pouvez-vous nous expliquer la moralité de cette parabole ?

Si mademoiselle ne s'était pas interrompue en entendant la voiture de M<sup>me</sup> de Clerval tourner dans la cour, reprit le curé, elle aurait ajouté : « Veillez donc, car vous ne savez ni l'heure, ni le jour où le fils de l'homme viendra. » Ainsi, monsieur, quand on est appelé devant Dieu, il faut avoir à lui présenter, si l'on veut être au nombre de ses élus, cette vie chrétienne qui est ici figurée par la lampe allumée des jeunes épouses, dont l'huile sont les bonnes actions et les saintes pensées, et dont malheureusement on ne se presse pas assez de faire provision. »

Ici la marquise se signa en levant au ciel un triste regard. Dans ce moment, M<sup>me</sup> de Clerval entra ; Mathilde, pressée de partir, prit son sehall, en disant d'un ton enjoué : « Oui, mais la vie est si longue ! — Qui sait ? lui répondit le bon curé. »

La jeune fille, qui était penchée sur la main de sa grand-mère pour lui donner le baiser d'adieu, se retourna avec une sorte d'effroi, et regarda le prêtre. Le même coup frappa encore plus fort au cœur de Louise : elle eût voulu retenir sa sœur ; mais les pensées graves, les rayons de la vérité qui traversent nos âmes, arrivent si difficilement à nos lèvres, que Mathilde était déjà partie avec sa cousine. Louise, demeurée seule, s'approcha du curé, et lui dit : « Il est si difficile, monsieur, de mener une vie chrétienne, que Dieu doit beaucoup pardonner. — Aussi pardonne-t-il beaucoup d'actions légères à qui peut dire au fond de son cœur : « J'aime Dieu de toute mon âme, de toute ma pensée, et mon prochain comme moi-même ; » car toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandemens. »

Louise remonta pensive dans sa cham-

bre. Chaque soir elle faisait de semblables lectures ; chaque soir elle en recevait de pareilles explications ; et jusqu'à ce jour tout cela n'avait été que lettre morte, sons indistincts pour son oreille et son cœur. Toup-à-coup elle se sent portée à réfléchir. Il faut aimer son prochain comme soi-même ! mais dans le monde entier elle n'aime qu'elle-même et sa sœur, à laquelle elle vient de sacrifier un bal. Quant à Mathilde, elle n'en ferait peut-être pas autant ! Si Louise, s'interrogeant toujours, cherche dans son cœur l'amour de Dieu, elle est encore plus effrayée du néant de ses sentimens. Elle aimerait la Providence si, par un miracle de sa toute-puissance, elle les arrachait soudain à leur vie monotone ; mais pour l'âme que Dieu lui a donnée, mais pour les merveilles de la création, mais pour la protection et la miséricorde incessante qu'il accorde au monde, elle ne ressent que froideur et indifférence ; c'est encore avec froideur et indifférence qu'elle songe au sacrifice par lequel le Sauveur nous a rachetés du péché.

Accoudée sur sa fenêtre, Louise réfléchissait ainsi : pour la première fois de sa vie, l'éternité lui apparaissait ; elle sentait, à n'en pouvoir douter, que sa lampe était vide et morte, que son céleste époux lui dira, lorsqu'elle se présentera devant lui : « En vérité, en vérité, je ne vous connais pas. » Heureusement, se dit Louise pour chasser ces tristes pensées, Mathilde a raison, la vie est bien longue !

Après avoir long-tems réfléchi ainsi, Louise se disposait à quitter sa fenêtre pour aller se coucher ; mais ses yeux, qu'elle a relevés, restent attachés sur la longue avenue du château. Un point noir glisse entre les arbres ; bientôt il n'y a plus de doute, c'est une voiture qui approche. La lune venant à l'éclairer, Louise reconnaît la voiture qui a emmené Mathilde il y a peu d'heures. Pourquoi revenir si vite ? Louise, effrayée, se pré-



ipite au bas des escaliers; de ses faibles mains, elle ébranle les lourds verrous de la porte du vestibule, fait tourner la grosse clef, et, avant que le concierge fût venu à son aide, elle avait reçu dans ses bras Mathilde, pâle et presque inanimée, qui, en voyant sa sœur, fit un effort pour soulever. « Je me suis trouvée mal au bal, lui dit-elle; ma cousine voulait me garder; mais j'ai préféré revenir près de toi, à rester dans une maison étrangère.... »

Après ce peu de mots, que confirma la femme de chambre de M<sup>me</sup> de Clerval, qui avait accompagné le retour de M<sup>lle</sup> Dermond, Mathilde éprouva de nouvelles convulsions, et se plaignit d'affreuses douleurs d'estomac. « Voilà pourtant comme mademoiselle est depuis qu'elle a pris cette malheureuse glace, dit la femme de chambre. — Mon Dieu! mon Dieu! allez réveiller M. Gervais, cria Louise au portier, qu'il vienne tout de suite, ma sœur est peut-être très-malade. — J'espère que non, reprit la femme de chambre, c'est la honte de cette vaine indisposition au milieu du bal qui t'aura donné à mademoiselle une attaque de nerfs; mais cela ne sera rien; — Mathilde, te trouves-tu mieux? dit Louise désolée. — Oh! non, je souffre encore plus. »

On transporta Mathilde dans sa chambre, où Louise et M<sup>lle</sup> Millet s'empres- sèrent de la déshabiller. Avant de suivre sa malade, M. Gervais dit un mot tout bas au fils du concierge, qui sortit aussitôt du château en courant. Bien- tôt le docteur se montra évidemment inquiet de l'état de Mathilde; les remèdes qu'il administrait étaient impuissans, et il attendait avec une impatience mal contenue le retour de son messenger.

Le curé, que l'on était allé chercher, était à voix basse en tenant dans ses mains jointes une des mains glacées de l'infortunée jeune fille. Louise, debout auprès du lit, ne pleurait pas; pâle, immobile, elle semblait pétrifiée. Les domes-

tiques, consternés, se pressaient à la porte de la chambre. La vénérable marquise dormait seule pendant cette nuit terrible. Le fils du concierge, que le docteur attendait avec tant d'impatience, arriva. Ce jeune homme avait fait une diligence incroyable; mais on lisait sur son visage épouvanté qu'il était messenger de malheur.

Julien s'approcha précipitamment du docteur pour lui parler bas, et Louise, dont la torpeur ne glaçait que le corps, saisit ces mots : « Trois personnes.... empoisonnées.... du vert-de-gris. » Un cri déchirant échappe à M<sup>lle</sup> Dermond. En ce moment minuit sonna. Alors Mathilde, sortant de l'affaissement où elle restait plongée lorsque les convulsions cessaient un instant, se dressa en criant d'une voix pleine d'épouvante : « Minuit! voici l'époux, sortez au devant de lui. » Louise, que la même pensée torturait, serra la malade dans ses bras, offrant à Dieu son cœur et sa vie en retour du salut de l'âme de sa sœur.

Dieu exauce un seul élan de l'âme aussi bien que de longues prières! Le vœu de Louise avait été prononcé avec cette foi qui, selon la promesse divine, doit être toute puissante. Il donna de l'efficacité au contre-poison administré par le docteur. Mathilde fut sauvée. Ayant vu la mort prête à se jouer de sa belle jeunesse, Mathilde aussi, dans ce pressant danger, avait voué à Dieu son cœur, ses pensées, ses actions. « Ah! ma sœur, dit-elle à Louise dès qu'elle sentit sa vie revenir, n'imitons plus les vierges folles, soyons toujours prêtes !

— Sois tranquille, chère Mathilde, c'est à ce prix que Dieu t'a rendue à ma tendresse; et certes, ni toi, ni moi n'oublions que s'il n'est jamais trop tard pour implorer sa miséricorde, il n'est jamais trop tôt non plus pour se préparer à paraître devant lui. »

M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.



## Le Bal des Pauvres.

---

De l'Opéra brillent les feux magiques ;  
Le riche accourt à ce bal généreux.  
Que font si tard , au pied des froids portiques ,  
Ces trois enfans ? Une femme est près d'eux.  
Pompes du bal pour eux ne sont point faites ;  
Leurs traits souffrans sont flétris par la faim...  
« Heureux du jour , Dieu sourit à vos fêtes ,  
» Dansez , dansez , mes fils auront du pain ! »

» Que la bonté plait sur un beau visage !  
» Moi je fus belle et charitable aussi ;  
» Aux orphelins je donnais davantage ,  
» Donnez aux miens et je dirai : Merci !  
» Pauvres oiseaux , battus par les tempêtes ,  
» Que leur faut-il ? Un peu d'ombre et de grain....  
» Heureux du jour , Dieu sourit à vos fêtes ,  
» Dansez , dansez , mes fils auront du pain ! »

C'était la voix de cette pauvre mère ,  
Qui , sans asile , errante avec ses fils ,  
Vint abriter leur veille et leur misère  
Sous la splendeur de ces riches toilettes ;  
Eux , admiraient l'or des belles toilettes ;  
Elle , songeait aux dons du lendemain....  
« Heureux du jour , Dieu sourit à vos fêtes ,  
» Dansez , dansez , mes fils auront du pain !

DE P...Y.



Ayuntamiento de Madrid



*Revue des Théâtres.*

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

*L'Éclair*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. de Saint-Georges et Planard, musique de M. Halévy.

Un pauvre médecin anglais s'est embarqué pour l'Amérique; arrivé à Boston, ses talens et sa réputation lui procurent une immense fortune. Il a près de lui ses deux nièces, M<sup>me</sup> d'Arbel, veuve, belle et coquette qui aime les plaisirs de la ville, et Henriette sa sœur, jeune et jolie fille qui préfère une habitation au bord de la mer, s'occupant à rendre ses esclaves heureux et à sauver les naufragés.

Au premier acte, les deux sœurs se trouvent réunies dans un pavillon de cette habitation; elles attendent de Londres Georges, leur cousin, qui, à vingt-cinq ans, sort de l'université d'Oxford, pour épouser l'une d'elles. Il arrive, mort de faim, de fatigue..... Le docteur lui avait envoyé un petit nègre avec deux chevaux: le cheval du nègre était parti si vite que celui de Georges n'avait pas donné à son maître le tems de mettre ses étriers, si bien que le pauvre cousin a fait toute la route accroché aux crins de son cheval. « Décidez-vous, mes cousines, me voilà ! » Mais ses cousines s'excusent en riant, sous le prétexte qu'elles craignent de s'affliger l'une ou l'autre, et le laissent déjeuner. En ce moment paraît un lieutenant de marine, Lionel, qui a quitté son vaisseau et est monté dans un canot pour venir chasser sur la côte. Voyant Georges à table, il lui demande à se rafraîchir; la connaissance est bientôt faite. Le lieutenant chante la mer, les combats, et sa bonne mère qui l'attend au port. Il s'est oublié, le ciel se couvre, la tempête

gronde... Lionel retourne à son canot pour rejoindre le navire. Vain espoir ! l'éclair brille, la foudre éclate, le canot va périr... Henriette se précipite sur le rivage, sauve Lionel et le ramène dans le pavillon; mais l'éclair a frappé les paupières du marin; elles ne se lèvent plus, il est aveugle... En ce moment le vaisseau tire le canon du départ... Le désespoir de Lionel vous arracherait des larmes.

Au deuxième acte Lionel, aveugle, est depuis quarante jours chez le médecin qui emploie tout son art pour lui rendre la vue. C'est le soir, à huit heures, que le bandeau doit être levé. Lionel aime Henriette, et Henriette l'aime, car elle lui a sauvé la vie. Un duc charmant instruit Lionel de son bonheur, et le cousin Georges, qui s'était enfin décidé pour Henriette, se console en chantant :

J'ai fait ma philosophie  
A l'université d'Oxford.

Mais huit heures sonnent; Lionel, dont le cœur reconnaît Henriette à sa voix, au frôlement de sa robe, va la reconnaître des yeux... il arrache le bandeau ! ô miracle ! il voit !... Deux femmes sont là qui le regardent avec le même sourire de bonheur; Henriette est près de lui, M<sup>me</sup> d'Arbel est plus éloignée... Il s'élance vers elle en prononçant... Henriette !... et la malheureuse Henriette tombe évanouie.

Au troisième acte Henriette s'est enfuie : on ignore le lieu de sa retraite ; mais elle écrit à sa famille désolée, imposant, pour condition de son retour, l'union de Lionel et de M<sup>me</sup> d'Arbel : en effet, l'oncle va les marier à Boston. Quinze jours après, Henriette arrive, dans l'espoir qu'elle ne verra plus qu'un frère dans Lionel et qu'elle épousera son cousin; jugez de sa douleur quand elle apprend de Georges que, depuis leur retour de Boston, Lionel et sa femme ne se parlent plus que pour se quereller. Georges



sort ; il va faire sa toilette de noce. Lionel arrive ; il est triste, malheureux ; il veut reprendre du service. « Vous n'avez pas voulu me voir depuis ma fatale erreur, dit-il à Henriette ; il est vrai, j'ai trouvé votre sœur plus belle que vous ; mais c'est vous que j'aimais, que j'aimerai toujours... » Tout s'explique : son mariage n'était qu'une ruse pour faire revenir Henriette, qui pousse un cri de bonheur et se jette dans les bras de sa sœur, au moment où Georges arrive, paré du plus bel habit bleu-ciel et des plus beaux brandebourgs en or... Heureusement

Qu'il a fait sa philosophie  
A l'université d'Oxford.

Et la jolie veuve épouse enfin le bon et simple Georges.

Cet opéra comique a obtenu un brillant succès. Au premier acte, nous vous recommandons un trio charmant entre M<sup>me</sup> d'Arbel - M<sup>me</sup> Pradher, Henriette - M<sup>me</sup> Camoens, et Georges - Couderc, le grand air du marin Lionel - Chollet, qui est d'un bel effet, le duo et la romance du troisième acte, qui sont de frais et gracieux morceaux. Une seule chose manque..... les chœurs, qui donnent tant de vie et de mouvement à la musique dramatique.

Le poème est rempli d'intérêt ; la musique abonde en fines et suaves mélodies, et la pièce, montée avec soin, est jouée avec beaucoup d'ame et de goût.

F. D. P.

### Correspondance.

Mon Dieu ! que le monde est inconséquent et bizarre ! Dès nos plus jeunes ans, nos mères se hâtent de nous apprendre à lire, à écrire l'Histoire-Sainte, pour nous donner ensuite des maîtres de tout genre. Si nous ne montrons ni application, ni intelligence, on nous excite

par les reproches ou les éloges ; et qu'on ne ferions-nous pas pour le sourire approbatif d'un père, pour le baiser d'une mère dont les yeux brillent de douces larmes !... Je te vois d'ici t'écrier : Où veut-elle venir ? comment me prouvera-t-elle que le monde... ? Patience, ma chère petite, laisse-moi continuer. A quinze ans nous savons donc tout ce que nos maîtres ont pu nous apprendre, et nous achevons de nous instruire dans la conversation de nos parens et dans les livres qu'ils nous choisissent. Je suppose que nous ayons profité de l'éducation qu'on nous a donnée, c'est possible, n'est-ce pas ? Eh bien ! savoir n'est rien, c'est savoir nous taire qui est tout. M'y voilà, car ceci me regarde.

Hier au soir, ma mère et moi nous brodions les jolies manchettes que je t'envoie. J'écoutais avec intérêt mon père et mon frère, dissertant sur un point de l'histoire de notre pays, lorsque mon frère se trompa sur une date. Je rectifiai son erreur, et, vexé, il prononça ces mots : *bas bleu !* J'étais prête à pleurer, lorsque maman reprit : « Vous êtes bien bizarre et bien inconséquent, mon fils ; vous étiez fier de l'instruction de votre sœur, maintenant vous lui en faites un reproche... Mais bas bleus, *blue stockings*, cette dénomination que l'on donne en Angleterre aux femmes qui s'occupent de sciences et de littérature, en connaissez-vous l'origine ? Lorsque lady Montague (1), dont la vie a été si utile à l'humanité, puisqu'elle lui doit l'inoculation, revint en Angleterre avec son mari, qui avait été ambassadeur à Constantinople, elle voulut substituer aux insipides plaisirs du monde les plaisirs plus vifs de l'intelligence, et réunit chez elle des femmes élégantes, recommandables par leur esprit, leurs talens, et les hommes les plus illustres, tels que Pope, Addison, Steele, Young, Stilling Fleet.... Ce der-

(1) Littérature étrangère, 1<sup>er</sup> vol., p. 12.



nier portait habituellement des bas bleus, et comme il assistait aussi habituellement à toutes les assemblées de lady Montague, les *torys*, qui étaient ennemis politiques de cette femme célèbre, trouvèrent plaisant de donner à ces assemblées le nom de *club des bas bleus*, et par la suite on appela *bas bleus* les femmes qui s'occupèrent de sciences et de littérature.... »

—De sorte que, interrompit mon père, c'est le ridicule d'un homme que les hommes ont fait rejaillir sur des femmes. *Que le monde est inconséquent et bizarre !* »

Mon frère n'ajouta rien ; mais il s'approcha doucement de moi, loucha ma broderie, et me baisa la main.... Tu vois que tous les honneurs de la guerre ont été pour nous ; aussi, je t'envoie ta part. Cependant, ma chère, n'oublions jamais qu'une femme doit passer une partie de sa vie à apprendre, et l'autre à cacher ce qu'elle a appris : qu'elle le garde pour sa satisfaction personnelle, pour l'enseigner ensuite à ses fils, à ses filles.

Je quitte ce ton grave pour te parler de nos travaux. Voici ceux que je t'envoie.

Le n° 1 est un dessin de manchette pour le poignet gauche ; pour le poignet droit, il te faudra calquer ce dessin à l'envers, afin que les deux petits oiseaux puissent se regarder. Tu broderas ces manchettes sur de la mousseline ; tu pourras les doubler de gros de Naples bleu ou rose, et les garnir d'une petite dentelle. Il n'y aura rien de si joli.

Tu sais que marins, soldats, étudiants, tous fument la cigarette. Que veux-tu ? cela remplace la tabatière de nos grands-pères... Chaque siècle a sa manie, c'est à nous de nous y conformer ; je dis plus, d'en profiter, pour nous rendre agréables, et voici la manière de faire un riche présent : c'est un sac à tabac.

Le n° 2 est le haut. Tu feras ce sac en soie sur du cavenas large d'un quart et deux pouces, de manière à ce qu'il y ait cinq fois ce dessin. Lorsque tu auras découpé le bas de ce sac en suivant la

ligne jusqu'au droit fil, tu tailleras dessus une doublure de peau de mouton. Tu coudras les cinq pointes de la tapisserie à points arrière, et celles de peau de mouton à surjet et en dedans ; pour terminer le haut de ce sac, tu rabattras à points de côté la peau sur la tapisserie ; puis, de 18 lignes en 18 lignes, tu perceras deux œillets, que tu couvriras avec du cordonnet de la même couleur que le fond de la tapisserie, gris ou noir ; tu passeras dans les deux œillets deux ganses de soie plates. Cette ganse devra réunir les couleurs du dessin de la tapisserie. L'une de ces ganses partira de droite pour revenir à droite, l'autre de gauche pour revenir à gauche. Tu couperas ces ganses presque juste au sac lorsqu'il est ouvert ; tu les réuniras solidement pour y ajouter un gland de chaque côté, et tu finiras par placer un troisième gland à la pointe qui termine le bas du sac. Ces glands se font comme ceux de la bourse longue du XII<sup>e</sup> numéro de la 3<sup>e</sup> année ; seulement, tu les composeras en cordonnets de toutes les couleurs du dessin de la tapisserie.

Le n° 3 est la cinquième partie d'un bonnet grec, pour lequel je te renvoie au n° VIII de la première année. Tu termineras ce bonnet par un gland énorme, et fait comme ceux du sac.

Le n° 4. Ce sont les signes qui représentent les couleurs de la tapisserie.

Ce dessin ajouté l'un au bout de l'autre, tu peux faire de riches cordons de sonnettes. Mis l'un à côté de l'autre, trois suffisent de chaque côté d'un cabat ; bien entendu que pour ces deux objets tu placeras le dessin comme pour le bonnet grec, la pointe en haut et non en bas, comme pour le sac à tabac.

Les n° 5 et 6 sont le devant et le derrière d'une chemisette de percale que l'on met sur le corset pour en dissimuler les lagures et les baleines. Elle se boutonne sous le bras et sur l'épaule gauche, non avec des boutonnieres, mais avec des brides.



Les nos 7 sont des dessins parmi lesquels tu choisiras celui que tu voudras broder autour de la chemisette, et tu le festonneras pour le garnir ensuite d'une toute petite valenciennes.

Parlons toilette; c'est le cas, nous sommes dans le tems des réunions et des bals, où nos mères ont la bonté de nous conduire quelquefois, pour ne pas nous les faire trop désirer. Je te conseillerai toujours la plus grande simplicité, car jamais nous ne paraissions si jolies; et puis, il faut bien que l'on nous distingue d'avec les jeunes dames.... tu comprends? il faut bien que les mères qui nous voient danser, causer, puissent se dire: Je serais heureuse si ma belle-fille dansait ou causait comme cette jeune personne....

Je te trouverais donc très-bien avec une robe de gaze rose sur une robe de gros de Naples rose, une ceinture de satin rose nouée sur le côté gauche, et laissant tomber de longs bouts, puis une petite couronne de roses sans feuilles, placée sur le côté gauche, entre le nœud de cheveux et le bandeau, et des gants garnis de ruban de satin plissé, comme je te l'ai indiqué dans je ne sais plus quel numéro.

Ou bien une robe d'organdi blanc sur une robe de gros de Naples blanc. Tes cheveux simplement à la Feronnaire, et un bandeau de perles blanches.

Ou bien une robe de crêpe bleu sur une robe de gros de Naples bleu, une ceinture de satin bleu, dont les bouts tombent sur le côté gauche, terminés par chacun un nœud de ruban de satin bleu et des nœuds pareils posés dans deux touffes de cheveux frisés à l'anglaise.

Ou bien une robe de mousseline blanche sur une robe de perkale empesée, une ceinture blanche aux bouts flottans sur le côté, une branche de cinq roses blanches partant du nœud de cheveux et descendant près de la joue, et au cou un petit

velours noir soutenant une jolie petite croix d'or.

Tiens, ma chère petite, tout cela me chagrine; je ne peux te voir; je ne peux danser avec toi, te serrer la main dans une chaîne... tout cela me chagrine. Amuse-toi... mais ne m'oublie pas! J. J.

### Ephémérides.

Février 1788. — *Abolition de la question en France.*

S'il y avait une réforme sollicitée par la raison, commandée par l'humanité, c'était assurément celle de la torture ou question préparatoire qu'un usage barbare infligeait aux accusés. Beccaria posait ainsi le dilemme en faisant remarquer qu'il n'était pas nouveau: « Ou le délit » est certain, ou il est incertain. S'il est » certain, on ne doit lui appliquer d'au- » tre peine que celle que détermine la » loi; et la torture est inutile, puisque » l'aveu du coupable l'est également. Si » le délit est incertain, on ne doit pas » faire souffrir un innocent, car tel est » aux yeux de la loi tout homme dont les » crimes ne sont pas prouvés. »

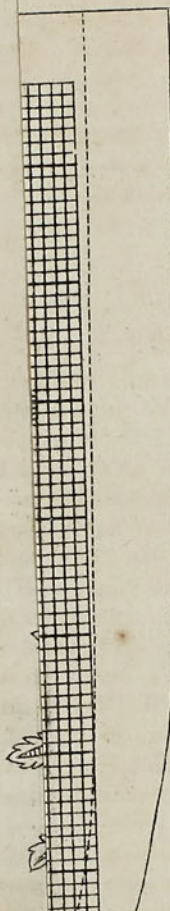
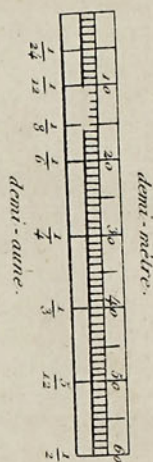
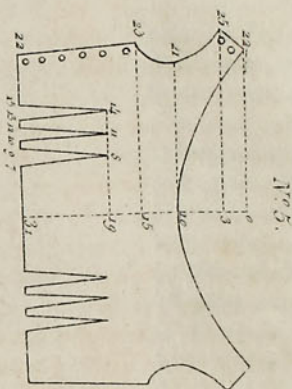
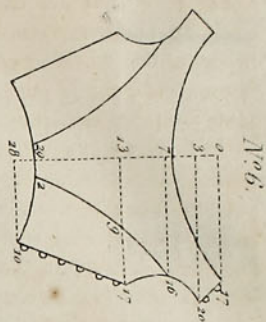
Louis XVI, en abolissant la torture, satisfait le vœu de son cœur, et recueillit la gloire d'une belle action que l'opinion publique avait préparée.

### Mosaïque.

Étudiez, non pour savoir plus, mais pour savoir mieux que les autres.

SÉNÈQUE.





aussi des microtyphes. L'idée de l'unité rôle. Ainsi, l'on sait que l'épervier dési-  
ajoutée sept fois à elle-même, où le nom- gnait l'ame; l'ibis, le cœur, la colombe,



petite  
ela me  
e peux  
ns une  
musc-  
J. J.

uestion

ée par  
manité,  
ure ou  
e bar-  
ria po-  
marquer  
e délit  
S'il est  
r d'au-  
mine la  
uisque  
ent. Si  
oit pas  
tel est  
dont les

orture,  
ecueillit  
opinion

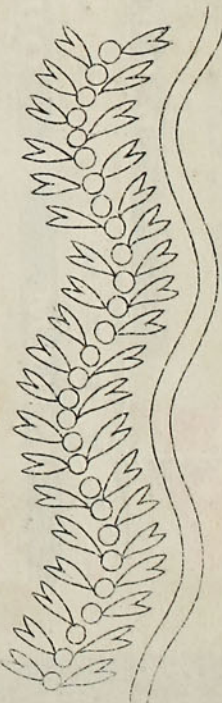
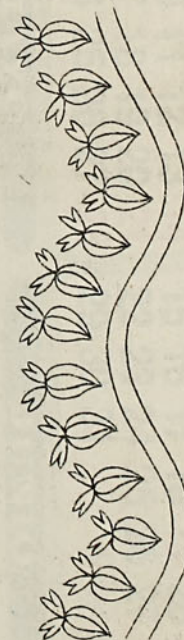
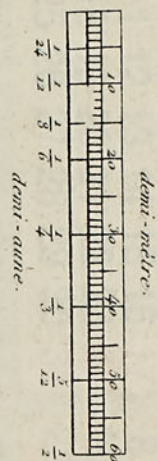
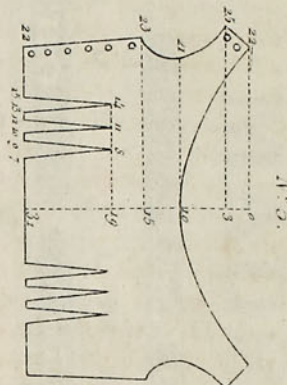
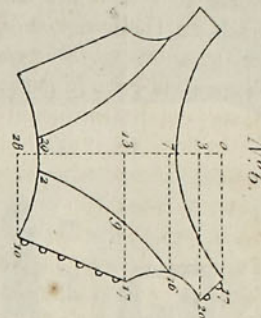
, mais  
UE.

# Journal des Demoiselles.

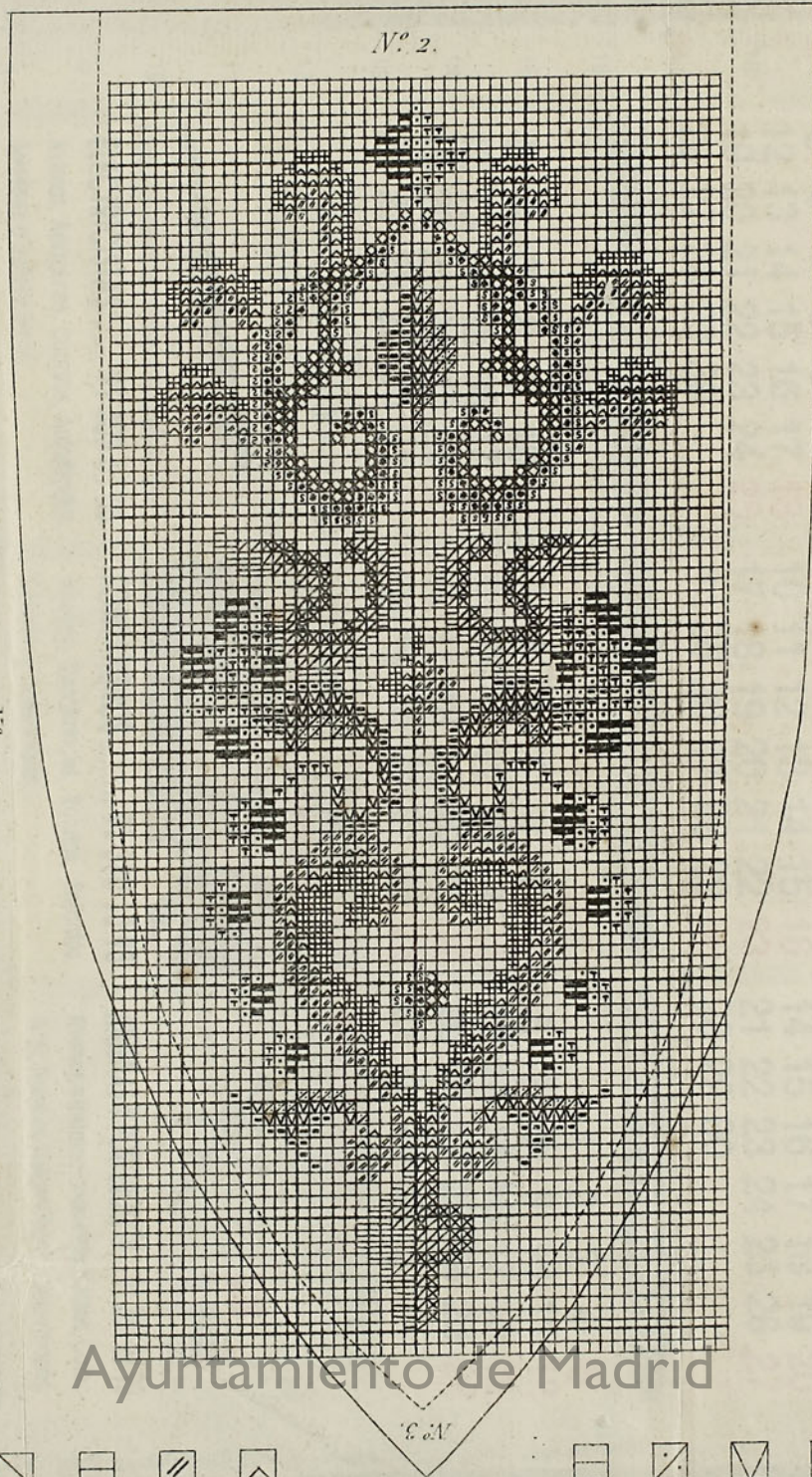
4<sup>e</sup> année.

N<sup>o</sup> 2.

Pl. II.



N<sup>o</sup> 7.



N<sup>o</sup> 4.

